

DE LA PHILOSOPHIE

Mgr GAUME : DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION¹

CHAPITRE XIX

DE LA PHILOSOPHIE - PARTIE HISTORIQUE - ÉPOQUE DE FOI AVANT JÉSUS-CHRIST

Avant de parler de l'enseignement de la philosophie, jetons un regard sur l'espace que nous avons parcouru. L'enfant était venu chercher les moyens de connaître et d'aimer ; nous les lui avons donnés en l'initiant à toutes les connaissances instrumentales, nécessaires à son développement. Sans cesse nous avons dit comment **la vérité** devait lui être présentée pour **soumettre à ses lois son esprit et son cœur**. Le voilà donc qui tient entre les mains la clef de tous les trésors de la science : jeune roi de la création, il peut maintenant prendre son essor et voler de ses propres ailes.

Mais où ira-t-il ? Aucun danger ne l'attend-il sur le chemin ? Ne trouvera-t-il pour se désaltérer que les sources vivifiantes de la vérité ? Ah ! plutôt à Dieu qu'il en fût ainsi. Mais non ; dans le vaste champ du monde, l'ivraie se trouve mêlée avec le bon grain, le faux avec le vrai, le bien avec le mal ; mille routes le sillonnent. **TOUTES, une seule exceptée, aboutissent à l'abîme**. Quel guide éclairé dirigera ses pas incertains ? Qui lui apprendra à faire de ses connaissances, de son activité, de la vie, l'usage voulu par la Providence ?

La philosophie se présente pour lui rendre ce dernier et important service.

Arrêtant le jeune homme entre les études élémentaires et les études spéciales, elle lui apprend à s'orienter dans le nouveau monde qu'il va parcourir. **Mère de la sagesse**, elle le dirige dans **la recherche de la vérité**, et dépose dans son âme de **grands principes**, règles immuables de son estime et de son amour ; elle le préserve à jamais d'être comme un roseau, flottant à tout vent de doctrines et de séductions. Avantage inestimable, gage de bonheur, d'ordre et de progrès, jeunes gens achetez-le au prix des soins les plus assidus, et quand vous le posséderez, revêtez la robe virile, et prenez rang dans la société.

Mais pour donner à l'homme l'intelligence de lui-même et de la création, quelle doit être la philosophie ? A cette question il n'y a pas deux réponses possibles : **LA PHILOSOPHIE DOIT ÊTRE FILLE RESPECTUEUSE DE LA FOI**.

En effet, être contingent, l'homme n'a pas plus la vérité en lui que la vie ; il la reçoit ; or, il ne peut la recevoir que par la foi à l'enseignement primordial donné par les parents et qui vient originairement de Dieu. Un certain nombre de vérités premières, indémontrables, admises de confiance sur la parole de l'autorité, telle est donc, dans toutes les hypothèses imaginables, la base nécessaire de toute philosophie.

Bien plus, sans cette **révélation préalable** dont nous parlons, point de vie, conséquemment point d'exercice, point d'action possible pour l'intelligence. **CROIRE**, telle est donc la première loi de notre être intellectuel ; **CONNAÎTRE**, c'est la seconde. Les Pères de l'Église et les docteurs catholiques s'expriment là-dessus avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

Ainsi, une fois **en possession de la vérité**, l'homme veut à tout prix **la pénétrer et s'en nourrir**. Voyez avec quelle ardeur il tend sans cesse à **passer de la foi à la connaissance**. Il réfléchit, il compare, il juge, il raisonne, il cherche de nouveaux rapports, de nouvelles applications, bâtit des systèmes et des théories. Enfants d'Adam, c'est ainsi que nous accomplissons la loi qui nous condamne à manger à la sueur de notre front, non seulement le pain matériel nécessaire à notre corps, mais encore le pain de la vérité et de l'amour, noble aliment de notre intelligence et de notre cœur. Telle est donc l'explication de la naissance du développement de la raison humaine.

C'est pour avoir ignoré ou méconnu ce **fait primordial** que la plupart des philosophes, tant anciens que modernes, sont tombés dans les erreurs grossières qui souillent leurs ouvrages. **Au lieu de COMMENCER PAR LA FOI ils commenceront par la science** ; de là cette folle prétention de faire le vide dans leur intelligence afin de tout soumettre à l'examen, et de n'admettre, disaient-ils, que ce qui leur serait démontré : **tentative**

¹ Cinq chapitres consacrés à la philosophie de ce livre fondamental et capital sur l'éducation catholique dont nous donnons, à la fin, la table des matières. Disponible aux Éditions Saint-Rémi, BP 79, 33410 Cadillac.

absurde autant que téméraire ! Il était facile de prévoir à quels excès elle devait les conduire. Marchant au gré de la seule raison, chacun se fit un système à lui : rejeter, modifier, tronquer les plus incontestables principes, leur fut un jeu, une gloire ; bientôt la confusion du chaos fut partout, et la philosophie consista dans le scepticisme universel.

Certes, si la philosophie avait toujours été ce que nous venons de dire, profanation sacrilège de son nom, elle ne vaudrait pas la peine qu'on fit son histoire ; mais non, il y eut pour la philosophie **des époques de sagesse et de raison** qui, tant avant qu'après Jésus-Christ, précéderont les **époques de criticisme**. L'exposé rapide que nous allons faire des unes et des autres nous donnera trois grandes leçons.

Nous verrons premièrement, de quoi l'homme est capable quand une fois il se prend lui-même pour guide ; secondement, avec quelle sollicitude admirable la Providence a toujours veillé à la conservation de la vérité parmi les hommes ; enfin nous verrons quelle doit être la grandeur et la vivacité de notre reconnaissance pour Celui qui, après avoir enseigné toute vérité aux grands et aux petits, a laissé à notre faiblesse un tribunal immortel, organe infaillible de ses salutaires enseignements.

L'histoire de la philosophie peut se diviser en **deux grandes périodes, l'une antérieure et l'autre postérieure à Jésus-Christ**. A leur tour, la période qui précède et celle qui suit la venue du Messie se partagent en deux époques bien distinctes : une **époque de foi** et une **époque de doute** dans le monde antique, et une **époque de foi** et une **époque de doute** dans le monde moderne.

Avant Jésus-Christ, l'époque de foi s'étend, pour la philosophie, depuis les premiers philosophes connus, jusqu'à la naissance des sectes philosophiques de la Grèce ; l'époque de doute, depuis l'établissement des sectes grecques, jusqu'au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne.

Après Jésus-Christ, l'époque de foi commence au troisième siècle, et vient jusqu'au seizième ; l'époque de doute, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours.

Époque de foi avant Jésus-Christ. C'est un fait établi, tout à la fois par la raison, par les monuments et par les traditions de tous les peuples, que **la vérité fut primitivement révélée au genre humain**. Un autre fait également incontestable, c'est la conservation et la transmission fidèle de ces vérités durant les premiers âges du monde. Les hommes les plus versés dans la connaissance de l'antiquité n'ont là-dessus qu'une seule voix. Le savant Suckford reconnaît que les anciennes nations conservèrent longtemps des usages qui annonçaient une **religion primitive universelle**. Leurs rites religieux, leurs sacrifices en font foi. Toutes ces coutumes et ces cérémonies, pratiquées par les patriarches, furent admises par les Gentils, qui d'abord ne les firent servir qu'au culte du vrai Dieu ; et qui dans la suite les transportèrent au culte sacrilège des idoles¹.

Une autre preuve qui fut vivement contestée par les prétendus philosophes, au dernier siècle, mais qui, par l'effet même de ces vives contestations, est devenue péremptoire, c'est que, pour les temps primitifs, **Moïse** n'est pas seulement **l'historien** du peuple juif, mais encore **de toutes les nations**. En effet, les plus savants critiques ont prouvé la conformité de l'histoire mosaïque avec les monuments de l'antiquité la plus reculée².

Or, que nous apprend Moïse, sinon qu'**au commencement une religion fut donnée à l'homme, qu'elle se conserva d'abord pure de toute erreur, et qu'ensuite elle fut altérée par les passions des hommes** ? **Le monde commence donc par être croyant**. Or, suivant les rationalistes modernes³, la philosophie n'est que l'expression systématique de l'état actuel des croyances chez un peuple : au commencement, la philosophie fut donc croyante. Adoptant pour base les vérités traditionnelles, elle fit consister sa tâche à les expliquer. Aussi voyons-nous que les plus anciens philosophes s'appelaient *Théosophes*, c'est-à-dire des hommes qui se faisaient gloire d'expliquer les conseils de la sagesse divine.

Prêtons l'oreille à quelques-uns de leurs enseignements sur Dieu :

«L'être des êtres, disent les Ganigueuls, c'est-à-dire les philosophes les plus renommés de l'antique Indostan, est le seul Dieu éternel, immense, présent en tous lieux, qui n'a ni fin ni commencement et contient toutes choses... Il n'y a point d'autres dieux que Lui. Il est seigneur de toutes choses, et le sera

¹ Suckford *Connexion de l'histoire sacrée et de l'histoire profane* t. 1.

² Voyez Bochart, dans son *Phaleg*. ; - Grotius, avec les notes de Leclerc ; - les Commentaires de Leclerc sur la Genèse ; - Jaquelot, de *l'Existence de Dieu*, dissert. 1, ch, 25, 26 ; - les notes de Leclerc sur Hésiode ; - Willam John, *Recherch. asiat.* dissert. sur la chronologie des Indous ; - Pluquet, *Histoire des hérésies*, discours prélim., p. 22.

³ Dameron, *Histoire de la philosophie au dix-neuvième siècle*, 1.

pendant toute l'éternité. Dieu, qui nous a mis dans ce monde, fait son séjour dans le ciel. Il nous a sans cesse dans Sa pensée, qui, semblable à un fil, s'étend jusqu'à nous. Si nous suivons la trace que ce fil nous présente, nous trouverons infailliblement Dieu, Le seul que nous devons aimer¹».

Sur l'homme, la théosophie indienne enseignait qu'il a été créé, qu'il est déchu ; qu'il est obligé de faire de bonnes œuvres, c'est-à-dire qu'il est doué de liberté et de moralité ; que les méchants seront précipités dans le feu après avoir été jugés ; sur le monde, qu'il a été créé ; qu'il doit finir ou plutôt rentrer dans le sein de Dieu, d'où il est sorti².

«En généralisant les vastes travaux des savants indianistes, Colebrooke est enfin parvenu à classer tous les philosophes de l'Inde en six écoles, dont les unes sont considérées comme hérétiques, les autres comme orthodoxes...

«Le plus ancien, et peut-être le plus remarquable de ces systèmes, est le mimansa. Le mimansa, philosophie des nombres, approchant de celle des Chinois et des Pythagoriciens, qui prend la musique et les règles de l'harmonie pour base de tout un ensemble d'idées, est probablement la première qui se soit développée sur la terre».

En voici une faible idée :

«Tout est harmonie dans l'univers, et l'ensemble des êtres forme un grand concert dont Dieu est comme la base et le son simple. Les lettres ou nombres sont le symbole et l'expression des sons ; chaque son particulier doit toujours correspondre au son universel, à la parole de Brahma ou au verbe, sous peine de rompre l'harmonie des mondes.

«Dans cette antique doctrine, chaque son ou être harmonieux ayant pour expression un nombre, la science des nombres devient ainsi la science magique qui nous révèle l'essence cachée des choses et les mystères du passé et de l'avenir. Et en effet, pendant toute l'antiquité, le système des nombres est toujours resté étroitement lié à l'astrologie, qui n'a cessé que dans les temps modernes de faire partie de l'astronomie.

«Le mimansa, philosophie des nombres et des sons, rappelle la doctrine des Védas. On y voit une intelligence première, ou son simple, qui s'exprime par une parole ou un verbe, et une multitude de sons composés, émanés du son éternel, immense, et qui sont les créatures³».

En remontant à la plus haute antiquité, vous retrouverez au Thibet, en Chine, dans la Perse et la Chaldée, les mêmes enseignements sur Dieu, l'homme et le monde. Nous regrettons que les bornes de cet abrégé ne nous permettent pas de rapporter ici les leçons de cette philosophie, en général si pure et si élevée. On la trouvera dans Creuzer, dans le Zend-Avesta, dans le Chouking et autres ouvrages.

Qu'il suffise de savoir que, dans ces temps reculés, on ne voit aucun philosophe contester les grandes vérités, bases de la raison humaine et de la société ; à plus forte raison n'en voit-on aucun poser en principe le doute universel.

A l'appui de ce que nous disons vient encore cette maxime d'Épicure, que la vraie philosophie ne pouvait naître que chez les Grecs, parce que partout ailleurs la tradition régnait. Voilà, certes, une maxime qui ne laisse rien à désirer en faveur de l'existence d'une époque primitive de foi pour la philosophie. Ainsi, en adoptant le **doute méthodique** pour base de leur spéculation, les Grecs se sont écartés de la marche suivie jusque-là par le reste du monde. Innovation déplorable! car, suivant la remarque de M. de La Mennais,

«les grandes erreurs de l'esprit étaient à peu près inconnues dans le monde avant la philosophie grecque. C'est elle qui les fit naître, ou qui, au moins, les développa, en affaiblissant le respect pour les traditions, et en substituant le principe de l'examen particulier au principe de foi⁴».

Ainsi les monuments de l'histoire, le témoignage de la science, l'examen des travaux philosophiques de cette époque, tout prouve que **la raison humaine s'appuya d'abord sur la foi**.

Cependant la religion, qui est la loi universelle, le régulateur suprême de l'esprit et du cœur, la religion allait s'affaiblissant. Les traditions primitives s'altéraient en s'éloignant de leur source. Fille de la religion, la

¹ *Histoire du Christ, des Indes*, t. II, p. 269, par La Croze.

² Voyez Creuzer, *Religion de l'antiquité*.

³ *Annales de philosophie chrétienne*, n° 12, p. 410 et suivantes.

⁴ III, p. 58. Voyez de plus Strabon, liv. xv, p. 492 ; Tacite, *Annales* liv. III, ch. 26 ; Porphyre, *De non esu animalium*, liv. IV, p. 343.

philosophie dut subir le sort de sa mère. Le doute avait remplacé la foi dans l'ordre religieux, il dut la remplacer bientôt dans l'ordre philosophique.

Les autres systèmes indiens postérieurs au mimansa s'éloignèrent peu à peu de cette doctrine si pure et si éminemment spirituelle.

«Parut enfin le dernier système connu sous le nom de Nyaya, qui n'est plus que le rationalisme pur».

Tennemann lui-même en a fait la remarque :

«Plus tard, dit cet auteur, la religion et la philosophie des Indous se partagèrent en plusieurs sectes¹».

Plus tard, c'est donc ici la reconnaissance de ce fait fondamental, que **l'erreur a été partout postérieure à la vérité, la philosophie du doute à la philosophie de la foi.**

De synthétique, la marche de l'esprit humain devint analytique ; l'unité primordiale fut brisée ; le dualisme commença : la philosophie grecque naquit.

CHAPITRE XX EPOQUE DE DOUTE AVANT JESUS-CHRIST

Quoique la Grèce ait été la terre classique du doute, on la voit néanmoins, dans les premiers âges, dominée par l'esprit religieux.

«La religion des Grecs, dit Tennemann, malgré les formes sensibles qu'elle revêtait dans la multitude de ses mythes, dont le sens était indéterminé, offrait une matière et un attrait à la curiosité des esprits. Les poètes se saisirent de cette matière, et la travaillèrent heureusement ; par eux s'établit une sorte d'éducation esthétique et intellectuelle, qui servit comme d'introduction aux études scientifiques. Parmi eux, ceux qui exercèrent le plus d'influence à cet égard furent Orphée, par les hymnes religieux ; Musée, par la description poétique des morts ; Homère, par les épopées nationales» (t. I, p. 35).

Cependant le règne de ces croyances altérées ne dura pas longtemps ; le doute parut, et s'éleva tout de suite aux questions les plus fondamentales. Son premier organe fut **Thalès** de Milet. Il naquit vers l'an 600 avant l'ère chrétienne. Il fonda l'*école ionique*. L'eau et l'humide furent pour lui les principes générateurs de toutes choses, c'est-à-dire qu'il plaça le principe du monde dans la matière. Le **matérialisme**, tel fut donc le point de départ de la philosophie incroyante. Le moyen qu'il en fût autrement ! **Quand, par la révolte contre l'autorité, l'esprit de l'homme a logiquement perdu la vérité intellectuelle et morale, n'est-il pas contraint de chercher toute réalité dans le monde physique ?**

Bientôt après parut **Pythagore**. Ce philosophe naquit à Samos, voyagea en Grèce et en Égypte, et fonda à Croton en Italie une sorte de congrégation philosophique, connue sous le nom d'*école italique*. La doctrine des pythagoriciens nous est peu connue ; son caractère dominant, c'est le **spiritualisme** ; ce fut une réaction providentielle contre le principe matérialiste de Thalès.

La carrière une fois ouverte, le doute s'y précipita à pas de géant. Cinquante ans après les philosophes que nous venons de nommer, parut l'*école éléate*. Ses principaux organes furent Xénophon de Colophon, Parménide et Mélissus. Ils professèrent le **panthéisme** idéaliste, et, sur plusieurs points, arrivèrent jusqu'au scepticisme ; leur triomphe ne fut pas de longue durée.

Bientôt le matérialisme reparut sur la scène avec l'*école atomistique*. Son nom révèle son abjecte doctrine. Contemporain et peut-être disciple de Parménide, Leucippe en fut le fondateur. Ainsi, voyez dans quelles extrémités opposées donne tour à tour la raison abandonnée à elle-même. L'école d'Élée professe le panthéisme spiritualiste, et l'école qui lui succède immédiatement, qui assiste à ses funérailles, proclame sur sa tombe le panthéisme matérialiste.

De la contradiction des systèmes, des ravages toujours croissants du doute, de la décadence des mœurs, naquit à son tour l'*école sophistique*. Incarnation de la philosophie contemporaine, les **sophistes** furent les plus méprisables et les plus vains de tous les hommes. Tour à tour champions de la vérité et de l'erreur, ils se faisaient un jeu et une industrie de soutenir et de combattre les propositions les plus contradictoires. Encore quelques années, et la société grecque, déjà si caduque, s'abîmait sous leurs coups. Heureusement la Providence veillait, et la mèche encore fumante ne fut pas éteinte. Une réaction eut lieu.

¹ *Manuel de l'histoire de la philosophie*, t. I.

Voyons si les philosophes qui en furent les instruments, et qui nous apparaissent comme les plus grands génies de l'antiquité, réussirent à tirer le monde du doute dévorant dans lequel il était plongé.

Doué d'un sens droit, d'un esprit supérieur, et surtout plus homme de bien que les sophistes, **Socrate** entreprit d'opposer une digue au torrent des doctrines pernicieuses qui inondaient la Grèce. Il prit pour objet de la philosophie, la **morale**. Il enseigna à devenir homme de bien, pieux envers les dieux, juste envers les hommes et tempérant. Ses idées sur la Providence divine sont quelquefois d'une hauteur qui étonne dans un païen. Il n'a rien écrit : nous ne connaissons sa philosophie que par ses deux principaux disciples, Platon et Xénophon. Chacun sait qu'il fut accusé d'impiété envers les dieux et d'immoralité envers la jeunesse. Condamné à mort, il but la ciguë à l'âge de soixante-dix ans. Il était né à Athènes, quatre cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Son plus célèbre disciple fut **Platon** ; il est le père de l'*école académique*. Sa philosophie est éminemment **spiritualiste**. L'absolu, le nécessaire, en un mot l'idée, type de tout ce qui est, tel est son point de départ. Cette idée première se réfléchit dans l'âme humaine. Toutes nos connaissances en dérivent, l'expérience ne fait que les développer. Les rapports entre les objets de l'expérience et les idées prouvent qu'il y a un principe commun pour ces objets et pour l'âme qui en a connaissance. Ce principe, c'est **Dieu**. L'âme est une force active par elle-même ; la vertu, c'est l'imitation de Dieu, ou l'effort de l'humanité pour atteindre à la ressemblance avec son auteur.

Ces vives lumières ne sont pas sans ombre. Dans Platon, comme dans les autres philosophes, on rencontre de **grossières erreurs**. Le fondateur de l'académie autorise, par exemple, la communauté des femmes.

Disciple de Platon et père des péripatéticiens, **Aristote** part en philosophie d'un point diamétralement opposé au principe de son maître. Au lieu de descendre de la cause à l'effet, il essaie de remonter de l'effet à la cause. Ainsi le variable, le contingent, les sensations ou les rapports des sens furent la base de son système : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. De là, le nom de philosophie **expérimentale** qui lui fut donné ; et de là, plus tard, le **matérialisme** dont elle contient tous les germes.

Pauvre raison ! c'est donc ainsi que tu t'en vas toujours flottante entre le spiritualisme et le matérialisme, entre la synthèse et l'analyse, entre le doute et la foi ?

Ici encore la philosophie spiritualiste de Platon ne tarda pas à perdre son ascendant, travaillée intérieurement par le doute, et attaquée au dehors par l'empirisme d'Aristote.

En effet, «les premiers successeurs d'Aristote furent, pour la plupart, d'habiles commentateurs, qui s'efforcèrent, dans des écrits sous les mêmes titres que les siens, de reproduire plus clairement sa doctrine, et en développèrent quelques parties d'une manière encore plus conséquente : ce qui fit qu'elle s'éloigna davantage encore du platonisme et se rapprocha du matérialisme». **Épicure** l'y fit entrer. Disciple des successeurs d'Aristote, il tira la dernière conséquence pratique de la philosophie du maître de Stagyre. Son système, c'est l'**immoralité : le plaisir est le souverain bien de l'homme**.

Ainsi, c'est pour la deuxième fois, depuis Thalès, que la philosophie tombe dans l'abîme d'un matérialisme abject. Pour la deuxième fois, dans cette extrémité, nous voyons aussi la Providence venir à son secours. Fondée par **Zénon**, l'*école stoïque* fut l'instrument de la réaction. Le mal était grand : la résistance fut excessive ; on le conçoit.

«C'est ainsi, dit Théodoret, que le jardinier qui veut redresser l'arbuste courbé ne se contente pas de lui donner une direction verticale, mais le courbe dans un sens contraire au premier ; et la violence dont il use finit par le fixer à son état naturel ¹».

Pour faire plus sûrement le contrepoids à l'épicurisme la nouvelle école établit en morale des préceptes dont la rigueur est passée en proverbe. Le corps est tout, disait Épicure ; le corps n'est rien, disait Zénon ; le plaisir est l'unique bien, continuait Épicure ; la douleur, même la plus vive, n'est pas un mal, répondait Zénon.

¹ «Quod ipsum agricolis quoque stirpium cultoribus usu vent, qui cum incurvam aliquam plantam viderint, non solum ad rectam normam erigunt sed etiam ultra directum in partem alteram inflectunt, ut ex vehementiori in contrariam inclinatione ad rectum statum perducatur».

Tout à coup, au milieu de ces vifs et longs débats, s'avance un philosophe conciliateur. C'est **Arcésilaüs** de Pitane en Éolie. Sectateur de Platon, fondateur de *la nouvelle académie*, il prêche aux combattants le **scepticisme** comme l'unique moyen de terminer la guerre, comme le commencement et la fin de la véritable sagesse. Aussi bien, disait-il, la philosophie manque d'un critérium suffisant pour la vérité. A ces propositions, le stoïcisme se récrie. Au lieu d'un ennemi il en a deux : il se multiplie pour les combattre. Cependant Carnéade entreprit de négocier la paix entre les stoïciens et la nouvelle académie : il y réussit en partie, mais en modifiant les deux systèmes.

«Ainsi la lutte fut suspendue, du moins de ce côté-là. Mais malheureusement toutes ces querelles n'avaient pas résolu le grand problème dont il s'agissait, à savoir, de trouver un principe solide pour la connaissance en général, et en particulier pour la science philosophique».

Voyons si la philosophie fut plus heureuse ailleurs. Nous allons la suivre sur un nouveau théâtre : de la Grèce passons à Rome. Tour à tour ballottée entre le matérialisme et le spiritualisme, la philosophie du doute sans base et sans appui, était venue se perdre dans le stoïcisme d'une part, l'épicurisme et le scepticisme de l'autre. Elle en était là lorsque Rome victorieuse pénétra dans la Grèce.

Entièrement tournés vers la politique, les Romains donnèrent en général peu d'attention aux spéculations philosophiques. Guidés par ce **bon sens** qu'ils possédaient à un haut degré, ils pressentirent même avec une justesse admirable tout ce que pouvait avoir de funeste aux croyances religieuses, base de leur prospérité, le doute armé de la plus subtile dialectique. De là ces interdictions, ces expulsions répétées des philosophes de la Grèce. Malheureusement **le doute avait** dans la république **un puissant auxiliaire, la corruption générale des mœurs**. Aussi les doctrines grecques, et en particulier celles de la nouvelle académie, ne tardèrent pas à trouver accès jusque dans Rome. Bientôt même elles y prirent faveur, lorsque Lucullus et Sylla y firent transporter les bibliothèques conquises. Ce fut environ quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Néanmoins les Romains ne donnèrent jamais qu'une attention secondaire à la philosophie : ils la reçurent toute faite, et, contents de la trouver en rapport avec leurs mœurs, ils l'adoptèrent.

C'est ainsi qu'aucun système philosophique ne doit sa naissance à **Cicéron**. Ses ouvrages résument les idées des Grecs, revêtues, comme dans Platon, du charme de la poésie et de l'éloquence. Rien souvent de plus lumineux que les jugements de ce grand homme sur Dieu, le bien, le mal, les devoirs et les destinées humaines. Quant à la morale, il s'efforce de propager celle des stoïciens ; mais à en juger par ce qui suivit, ses efforts ne furent pas couronnés d'un grand succès.

En effet peu après on voit dominer la secte d'**Épicure**. Trop conforme aux mœurs contemporaines, sa doctrine ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre de partisans. Chantée par le poète **Lucrèce** elle envahit les masses : le géant romain ne fut plus qu'un cadavre vivant. Ce fut en vain que, pour prévenir son inévitable dissolution, les plus graves personnages de l'Empire professèrent le **stoïcisme**. Sénèque, Marc-Aurèle, Épictète, Antonin, ralentirent les progrès du mal, mais ne l'arrêtèrent pas. Le doute, l'inévitable doute, germe funeste, caché au fond de toutes ces conceptions individuelles, allait grandissant de pair avec l'immoralité.

Sur ces entrefaites arrive **Sextus Empiricus** : c'était vers la fin du second siècle. Nouvel Hercule il donne le coup de grâce à l'Empire chancelant et à la philosophie décrépite. Homme providentiel, il balaye le sol sur lequel devaient bientôt s'élever un nouvel empire et une nouvelle philosophie. Rapporteur impitoyable de toutes les querelles, de toutes les absurdités philosophiques, il tira conclusion de ses débats de mille ans : le premier mot qui tombe de sa plume est celui-ci : **contradiction**, et le dernier : **SCEPTICISME**¹.

Il n'est pas sans intérêt, pour l'instruction des générations naissantes, de résumer maintenant en quelques mots les travaux de cette philosophie, ou plutôt de cette raison si orgueilleuse et néanmoins si faible. C'est le premier tableau de ce genre sur lequel nous aurons à méditer. Un tableau tout pareil nous sera présenté dix-huit siècles plus tard. Par l'un et par l'autre, nous verrons **l'identité frappante** des résultats philosophiques aux époques de doute, et de l'identité de l'effet nous concluons l'identité de la cause.

Que nous offre donc, après mille ans de recherches, la raison humaine séparée de sa règle, l'autorité générale ? Un homme non suspect va répondre :

«L'histoire de la philosophie, dit M. Ancillon, ne présente au premier coup d'œil qu'un véritable **chaos**. Les notions, les principes, les systèmes s'y succèdent, se combattent et s'effacent les uns et les autres,

¹ Son ouvrage est intitulé *Sexti Empirici Opera græca et latina*. Leipsick, 1718, in-fol.

sans qu'on sache le point de départ et le but de tous ces mouvements, et le véritable objet de ces constructions aussi hardies que peu solides¹».

Il n'y a donc point d'exagération dans cette énergique parole de Tertullien : **Les philosophes furent les patriarches des hérétiques** : HÆRETICORUM PATRIARCHÆ PHILOSOPHI. Oui, les philosophes furent les hérétiques d'avant Jésus-Christ.

En effet, comme les hérétiques, les philosophes choisirent les vérités qui leur convenaient, et se firent à eux-mêmes leur propre symbole, qu'ils substituèrent au symbole de la tradition : comme les hérétiques, les philosophes ne prenaient donc pour **règle que leur raison particulière** ; comme les hérétiques aussi, les philosophes tombèrent dans des **erreurs monstrueuses**. Enfin, comme l'Église condamne par la perpétuité de son enseignement les perpétuelles variations des hérétiques, ainsi la tradition condamnait celles des philosophes.

La pensée de Tertullien est encore vraie dans un autre sens. La Grèce fut le foyer du doute. C'est là que l'esprit systématique enfanta une suite d'opinions différentes. Les conquêtes d'Alexandre en portèrent en Orient, dans la Perse, en Égypte et jusque dans l'Inde. Ces principes se communiquèrent aux Juifs et aux Samaritains. Les Romains victorieux les trouvèrent partout, et les rapportèrent en Italie. Partout il se trouva des hommes entêtés de ces opinions, qui les unirent avec quelques-uns des dogmes des Juifs, et plus tard avec ceux du christianisme. De cette union adultère naquirent toutes les hérésies des trois premiers siècles².

Toutefois de ce que cette longue suite de **disputeurs** s'étaient évanouis dans leurs propres pensées, n'allons pas conclure que le doute régnait seul dans le monde. Certes son empire n'était que trop étendu ; et l'irréfutable témoin de sa funeste action, c'est la profonde corruption de la société aux époques contemporaines. Mais à côté du doute se conservaient par la tradition les vérités essentielles à l'existence des États et au salut des particuliers. La preuve visible, c'est l'existence perpétuelle des sociétés ; c'est aussi l'idée que nous avons de Dieu.

Bonté, sagesse infinies, Il n'a pu créer l'homme pour une fin, sans lui laisser toujours et partout les moyens de la connaître : jamais le salut ne fut impossible à personne. Les Pères de l'Église qui ont le mieux connu le paganisme, qui ont vécu au milieu des païens, sont formels à cet égard. *Jamais, dit saint Augustin les nations ne tombèrent si bas dans l'abîme de l'idolâtrie qu'elles aient perdu la notion d'un seul vrai Dieu, créateur de toutes choses*³.

CHAPITRE XXI EPOQUE DE FOI APRES JESUS-CHRIST

Ici commence une nouvelle ère pour la philosophie. Loi universelle de la pensée et de l'amour, la religion, rendue à sa pureté primitive et portée par la révélation évangélique à son dernier degré de développement, ne tarda pas à faire sentir son influence à l'esprit humain. Soleil du monde, elle emporta bientôt dans son orbite toutes les sciences métaphysiques et morales : **filie aînée de la foi, la philosophie redevint croyante. Son point de départ fut l'Évangile ; son guide, l'autorité ; son objet, l'explication chrétienne de Dieu, de l'homme et du monde ; ses organes, les Pères de l'Église.**

Pour faire comprendre les travaux de ces grands hommes, il est essentiel de rappeler l'état contemporain des discussions philosophiques. D'un côté, la philosophie grecque, impuissante à rien établir de certain, s'était perdue dans un vague besoin de chercher sans fin, et de disputer toujours ; d'un autre côté, des philosophes, profondément convaincus de l'impuissance de la raison, avaient entrepris d'expliquer et de fonder le paganisme, en montrant son alliance avec les traditions antiques. Tel fut l'objet des immenses travaux de l'école d'Alexandrie.

Ainsi, pour faire face à ces deux sortes d'adversaires, les Pères de l'Église durent développer un double plan de défense. Aux philosophes grecs, il fallait montrer l'impuissance de la raison. Pour cela, il suffit d'ex-

¹ Nous ne connaissons point de critique plus piquante de cette vaine philosophie, que le livre d'Hérmias : *Ir-risio philosophorum*. Voyez Guillon, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église*, t. 1, p. 361, édit. in-8°.

² Voyez Pluquet, *Histoire des hérésies* t. I, p. 53.

³ «Gentes non usque adeo ad falsos Deos sunt delapsæ ut opinionem amitterent unius veri Dei ex quo omnis qualiscumque natura». Cont. Faust. Munich. Voyez aussi Lact. Dans son livre *de l'Erreur* ; Tertull. dans son *Apologétique*.

poser ses contradictions perpétuelles, ses erreurs sans nombre, la nullité absolue de ses systèmes. De là jaillissait une conséquence nécessaire, l'indispensable nécessité d'une base plus solide, **l'autorité**. C'est dans ce sens que furent dirigés les travaux de saint Justin, d'Arnobé, de Lactance et d'Hermias. Aux philosophes qui prétendaient étayer le paganisme sur les traditions antiques, il fallait montrer que le christianisme seul pouvait revendiquer cette base, puisqu'il avait priorité sur l'idolâtrie, et que ses dogmes se retrouvaient partout au milieu des ombres du paganisme. Les principaux d'entre les Pères qui entreprirent cette tâche sont Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique* ; saint Cyrille d'Alexandrie, dans ses *Livres contre Julien* ; et Clément d'Alexandrie, dans ce livre des *Stromates*, véritable trésor de science antique, et dont une phrase a conduit de nos jours M. Champollion à son importante découverte sur la manière de lire les hiéroglyphes égyptiens¹».

La lutte entre le paganisme agonisant et le christianisme naissant fut longue et animée. Cependant la partie n'était pas égale. Soutenu de la triple puissance du génie, de la science et la vertu, l'Évangile triompha : une partie de ses adversaires se convertit, plusieurs même devinrent ses apologistes : le petit nombre qui refusa de se rendre se réfugia dans les chimères du **mysticisme** et de la **théurgie**. Ce furent, entres autres, Porphyre, Julien, Jamblique, Maxime. Désespéré de ne pouvoir plus s'appuyer ni sur l'autorité, qui était toute en faveur du christianisme, ni sur la raison, qui n'avait enfanté que des doutes, ils prétendirent que l'homme pouvait entrer en communication immédiate avec la vérité même, avec Dieu : là ils disparurent évanouis dans leurs propres pensées.

Et voilà, chose remarquable ! ce qui est arrivé de nouveau dans le seizième siècle, et pour les mêmes raisons. Éternelle misère de l'homme ! plutôt que de s'avouer vaincu et de se rendre à l'évidence de la vérité, il aime mieux périr et se précipiter les yeux fermés dans le gouffre ténébreux de l'erreur.

La philosophie païenne était vaincue, mais le **dualisme** ne l'était pas ; le monde restait soumis à son empire : basée sur cette **erreur fondamentale**, la philosophie païenne l'avait déposée, l'avait infiltrée comme un germe de mort dans toutes les veines du corps social : **DANS L'ORDRE INTELLECTUEL, EN SEPARANT LA RAISON DE LA VÉRITÉ TRADITIONNELLE** ; dans l'ordre physique, en soutenant tour à tour le matérialisme et le panthéisme ; dans l'ordre moral, le stoïcisme et l'épicurisme ; dans l'ordre politique, le despotisme et la souveraineté populaire ; dans la société domestique, le divorce. Aussi la dissolution était universelle.

Le dualisme, tel était donc le cancer dévorant auquel il fallait arracher le monde. Telle fut la tâche de la philosophie chrétienne. Tâche immense, sublime seconde création. Que d'efforts pour l'accomplir !

Jamais la lutte des deux principes, qui dès l'origine des temps, se disputent l'empire du monde, ne fut plus animée, plus intelligente, plus longue, plus solennelle. Recueillons-nous pour assister à ce drame redoutable, où va se débattre pour le genre humain la question de vie ou de mort.

Après quatre mille ans d'attente, l'heure solennelle de la réparation du monde avait sonné. Bethléem avait vu le désiré des nations. Brisée par le dualisme originel, **l'union** de la créature et du créateur était rétablie : le **médiateur** entre le fini et l'infini avait été donné. Sorti de sa longue et mystérieuse **obscurité**, le Sauveur avait fait retentir les échos de la Judée de ces paroles de vie, germes puissants de la régénération de toutes choses :

«Il y en a trois qui rendent témoignage dans les cieux : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces TROIS ne sont QU'UN ; et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces TROIS ne sont QU'UN (I Jean, v, 7-8). Père saint, Je Vous en conjure qu'ils soient UN, comme nous sommes UN, afin qu'ils soient consommés dans l'UNITE (Jean, xvii, 22).

Et pour cela, que faut-il ? que tous les hommes soient régénérés, que toutes les créatures soient soustraites à l'empire du mal. Mais comment ? En les marquant de nouveau **du signe de l'unité et de la trinité**. Gravé primitivement sur leur front par la main du Créateur, ce signe salutaire en a été effacé ; qu'il soit rétabli, afin que la vérité, la vie, Dieu soit tout en toutes choses (I Cor. xv, 28).

Plus rapides que l'éclair, ces paroles régénératrices avaient parcouru le monde et déposé partout le germe du salut universel, l'idée de l'unité et de la trinité en toutes choses ; et les hommes étaient **régénérés** au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et toutes les créatures, de quelque genre qu'elles fussent,

¹ Voyez *Coup d'œil sur la controverse chrétienne* par l'abbé Ph. Gerbet.

étaient **soustraites à l'empire du mal par le signe de l'unité et de la trinité**¹. Éblouissant rayon de lumière, premier anneau de cette chaîne d'or qui devait de nouveau suspendre la terre au ciel, principe d'une étonnante fécondité, les Pères de l'Église s'en emparent, et, sur cette base divine, ils assoient leur **sublime philosophie**. En voici l'exposé.

L'Être des êtres, Dieu, est unité et trinité. L'univers est une manifestation de Dieu. Dieu ne peut manifester que ce qu'Il est : l'univers, et chaque partie de l'unité est donc unité et trinité. De même que dans le type immuable la pluralité des personnes ne rompt pas l'unité de l'essence, de même dans les créatures, formées à son image, la pluralité des rapports, la diversité des fonctions ne rompt pas l'unité de nature. Tel est le point fondamental que tous les philosophes chrétiens s'empressent d'établir.

«Nous adorons un Dieu créateur universel. Nous reconnaissons Jésus-Christ comme Fils du vrai et unique Dieu. Avec le Père et le Fils nous adorons le Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes» (St Justin, *Première apolog.*, p. 60)

«Nous faisons profession de croire en un seul Dieu, créateur et souverain de l'univers. Vos accusations d'impiété sont sans fondement. Elles ne peuvent point s'autoriser de la distinction des personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, dans le dogme de la Trinité ; puisque, dans la croyance des chrétiens, elle n'altère point l'unité de l'essence divine, pas plus que les rayons émanés du soleil n'altèrent l'unité du principe d'où il part.» (A Athénagore, *Apolog.*, p. 11)

«Le Dieu que nous adorons, disait à son tour Tertullien, est **un** : c'est Lui qui, pour manifester Sa majesté suprême, a tiré du néant cet immense univers avec tout ce qui le compose, les éléments, les corps et les esprits. La parole a commandé, la sagesse a ordonné, la puissance a exécuté. Invisible, quoique partout Il se manifeste ; incompréhensible, quoique Ses œuvres nous retracent Son image ; inaccessible, quoique l'intelligence puisse arriver jusqu'à Lui. Magnifique preuve de Sa vérité et de Sa grandeur, car ce qui nous donne une idée de Dieu, c'est l'impossibilité même de Le concevoir.

«Nous vous dirons que Dieu a créé le monde par Sa parole, Sa raison, Sa puissance, et cette sagesse de Dieu qui a fait toutes choses est esprit ; verbe quand Il ordonne, raison quand Il dispose, puissance quand Il exécute. Nous avons appris que le Verbe a été proféré de Dieu, qu'étant proféré, Il a été engendré, et que par là Il est Fils de Dieu, Dieu Lui-même par l'unité de substance, car Dieu est esprit. Ainsi le rayon émané du soleil est une partie de cet astre ; mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon. La substance ne se sépare pas, elle s'étend. Ainsi le Verbe est esprit d'Esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière est une émanation de la lumière. La source de la lumière ne perd rien de sa substance ni de son éclat, quoiqu'elle se répande et se communique. De même, ce qui procède de Dieu est Dieu et Fils de Dieu, et les deux ne font qu'un. Ainsi le Verbe est esprit d'Esprit, Dieu de Dieu. Autre en propriété, non en nombre ; en ordre non en nature : il est sorti de Sa source, mais ne l'a pas quittée²».

Dieu est unité et trinité ; la pluralité des personnes ne rompt point l'unité ; le monde est la manifestation, c'est-à-dire l'image de Dieu. Dans le monde est unité et trinité ; dans la multiplicité des rapports, rien ne rompt l'unité : or l'image cesse d'être, si elle perd sa ressemblance avec son modèle. Image de Dieu, le monde, l'homme, l'intelligence, la société périclète, si elle perd sa ressemblance avec son type, si elle cesse d'être unité et trinité : *la trinité est le pivot de l'univers* (Orig. *Contr. Cels*).

Voilà ce que proclament à l'envi toutes ces grandes voix catholiques de l'Orient et de l'Occident. Telle est la magnifique inconnue que, les Origène (Homil. IX in *Exod.*, n° 3, p. 163), les Cyrille de Jérusalem (*Catech.*

¹ On sait combien l'usage du signe de la croix était fréquent chez les premiers chrétiens. On cessera de s'en étonner, en se souvenant que le démon ou le mal avait corrompu, profané toutes les créatures, et que l'unique moyen de les régénérer, c'est de leur imprimer leur caractère natif, le caractère de l'unité et de la trinité divine dont elles sont l'image :

Ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad vestitum, ad calciatum, ad lavacra, ad mensas, ad lamina, ad cubilia, ad sedilia, quacumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus. Tertull. *de Coron.* cap. III. Voyez aussi saint Éphrem.

L'Église catholique seule a conservé ce fréquent usage du signe de la croix, parce qu'elle seule, dépositaire de la vérité, en comprend toute la signification. Pas une créature destinée à son usage qu'elle ne commence par marquer de ce signe, pas un de ses enfants sur le point de passer en l'autre monde et de paraître devant la Trinité, dont elle ne régénère, dont elle ne forme chaque sens par le signe sanctifiant de l'unité et de la Trinité. Rien n'est plus profondément philosophique que cet usage.

² *Etiam cum radius ex sole porrigitur, portio ex summa ; sed sol erit in radio, quia solis est radius, nec separatur substantia, sed extenditur . Ita de Spiritu spiritus, et de Deo Deus, ut lumen de lumine accensum. Manet integra et indefecta materiæ matrix, et si plures inde traduces qualitatis mutueris. Ita et quod de Deo profectum est, Deus est, et Dei filius, et de Deo Deus. Modulo alterum, non numero ; gradu, non statu fuit ; et a matrice non recessit, sed excessit.* Apolog., ch. XXI.

IV, p. 53), les Théophile d'Antioche (*Ad Autolyc.*, lib. III, p. 71), les Grégoire de Nysse (*Contra Eunom.*, lib. I, p. 212) et de Nazianze (*Serm. XLIV in Pentecost*), les Basile (*Homil. In Fide*), les Chrysostome (*Serm. III, in Genes*), les Hilaire de Poitiers (voyez son célèbre ouvrage sur la Trinité), les Augustin¹, s'efforcent de dégager dans leurs investigations. C'est la base de toutes leurs théories : on dirait qu'ils ne peuvent ouvrir leur bouche éloquente sans proclamer d'abord ce **DOGME FONDAMENTAL**.

Cet enseignement du même dogme, tant de fois réitéré, offre au premier coup d'œil quelque chose qui étonne ; mais, si l'on y regarde de plus près, l'étonnement fait place à l'**admiration**. En effet, **tout était là** ; de l'affermissement de ce **principe** dépendait et **le succès de l'œuvre régénératrice**, et tout **l'édifice de la philosophie chrétienne**, et **l'avenir du monde** : car **tout vient des idées**. C'est dans les plus hautes régions de la métaphysique que toutes les théories secondaires ont leur place. C'était dans ce dogme, le plus élevé de tous, que devait se gagner ou se perdre *cette partie dont le genre humain était l'enjeu*.

Aussi voyez avec quel infaillible instinct **le génie du mal l'avait compris**. C'est sur ce **terrain difficile** que dès l'abord il place le combat et qu'il le soutient pendant six siècles, avec un acharnement dont les fastes du monde n'avaient jamais offert auparavant, et n'ont depuis jamais offert d'exemple. Contre les enfants et les vierges du christianisme, l'enfer avait lâché les lions et les tigres ; contre les pères de la foi, il lâche ces gigantesque **sectaires** dont, quinze siècles après, la puissance, l'astuce, le nom seul fait encore pâlir. Depuis Manès, Arius, Macédonius, jusqu'à Elipand et à Félix d'Urgel, tous les grands champions de l'erreur tendent à **DETRUIRE LA TRINITE**. Grâce à vous, Providence admirable qui veillez sur le monde ! avec moins de sollicitude la plus tendre mère veille sur le berceau de son premier né ; grâce à vous, leurs efforts furent sans succès. Après une lutte de six cents ans, la Trinité vainquit, le genre humain fut sauvé.

Assurés d'un succès complet, quoique plus ou moins tardif, les philosophes chrétiens n'avaient pas attendu la fin du combat pour déduire du principe de la trinité divine, l'existence et la nécessité d'une **trinité secondaire dans toutes les œuvres de Dieu**. Ils étaient conséquents ; l'ordre religieux est le type et le générateur de tous les autres. Image la plus parfaite de Dieu, l'intelligence humaine fixa d'abord leur attention.

Pourquoi, sous l'empire du doute, la raison a-t-elle été frappée de cécité et d'impuissance ? Parce que son principe générateur a été détruit. Or, ce principe, c'est la trinité. En effet, l'homme étant, par sa nature, **simple faculté de connaître**, c'est-à-dire **n'ayant pas plus en lui la vérité que la vie, il est obligé de la recevoir**, sous peine de demeurer dans une nuit éternelle. En lui l'intelligence ne peut donc résulter que des trois principes suivants : premier principe, la **vérité** ; second principe, la faculté de **connaître** ; troisième principe, **l'union** de l'un et de l'autre : ce lien d'union avait été méconnu par la philosophie païenne.

Or, quel est-il ? quel est ce milieu qui met la vérité en communication avec la faculté de connaître ? Ce médiateur nécessaire, cet introducteur de la vérité dans la faculté de connaître, c'est **la foi à l'enseignement primordial**. Par elle l'homme s'abaisse, se soumet au Verbe dépositaire de la vérité. Et la vérité descend en lui, aussi naturellement que la rosée du ciel au fond de la vallée ; et la capacité de connaître est informée, et l'intelligence existe. Nous disons que la vérité descend naturellement dans l'âme croyante ; car, entre la vérité et la faculté de connaître, il y a rapport naturel, corrélation, attraction : ces deux choses sont faites l'une pour l'autre. Telle est donc la génération de l'intelligence humaine.

Et maintenant, qu'avaient fait les philosophes rationalistes de la Grèce et de Rome ? que font encore leurs modernes disciples ? Ils commencent par **supposer que l'homme peut trouver la vérité en soi**, que là seulement elle est dans toute sa pureté ; que, pour l'y découvrir, il faut soigneusement **rejeter tout ce qui a été reçu de confiance**, faire ainsi le **vide dans l'âme**, en **fermer les portes à tout verbe extérieur** : dans cet état, la raison se repliant sur elle-même, se féconde et s'illumine. Il faut les entendre eux-mêmes exposant ce curieux procédé :

«La science, disent-ils, ne se fait pas sans fatigue et sans étude. Ceux qui voudront y travailler auront avant tout à vaincre, soit l'instinct, soit l'habitude, qui entraînent incessamment leur esprit vers les objets extérieurs, et le distraient des faits révélés à la conscience. Il faudra qu'ils endorment en quelque sorte leurs sens, et y laissent mourir, sans les regarder, les impressions qui viennent s'y produire. Il faudra qu'en commençant surtout, ils se fassent vive et longue violence pour prolonger ce sommeil artificiel de sensibilité organique, sans lequel il ne peut y avoir de bonne observation ; et, quand ils auront à grande peine gagné sur eux de **s'isoler** ainsi des objets du dehors et de concentrer toute leur attention sur eux-mêmes, leur tâche, devenue plus facile, sera cependant encore loin d'être achevée²».

¹ Il n'y a rien de plus admirable et de plus explicite que son grand traité en quinze livres sur la Trinité.

² *Histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, liv. II, p. 225.

Oui, loin et bien loin, car vous avez rendu **l'intelligence** même **impossible** ; vous avez méconnu, écarté un de ses trois principes générateurs, la foi. Et au lieu de tracer la voie à la science, vous avez fait la théorie de **l'idiotisme**. Nous portons le défi à toute la philosophie rationaliste de nommer un seul effet dans l'ordre intellectuel, physique ou moral, qui ne soit le produit d'une trinité de causes ou d'éléments.

La foi, tel était donc le grand médiateur à qui il fallait rendre son rôle pour rétablir dans l'âme le type divin, c'est-à-dire pour lui de rendre de nouveau la vie, en la mettant **en communication** avec la vérité. Telle fut la seconde tâche des philosophes chrétiens. Ouvrez leurs ouvrages, et vous verrez avec quelle persévérance d'efforts et quelle puissance de logique ils s'attachent à démontrer la **nécessité de la foi**.

Écoutons Arnobe, prouvant aux rationalistes de son temps l'impuissance où ils étaient, malgré toute leur jactance, d'avoir une seule pensée sans une foi préalable :

«Vous riez de la simplicité de notre foi, vous vous égayez sur ce que vous appelez notre crédulité ; mais, citez-nous quelque chose de tant soit peu important dans la vie, qui ne suppose pas une foi qui en soit le préliminaire et le mobile. Vous vous mettez en voyage ; vous courez les mers ; vous labourez et confiez diverses semences à la terre ; vous prenez une femme ; vous appelez le médecin en maladie ; vous faites la guerre ; vous avez une religion quelconque : tout cela est l'œuvre de la foi». (Arnobil Afri adv. gentes, p. 47).

Il n'y a pas jusqu'à leur pensée philosophique qui ne leur vienne par la foi.

«Lorsque quelqu'un embrasse la philosophie, leur demande Origène, et qu'il s'attache à telle école plutôt qu'à telle autre, quel est le motif qui l'a déterminé ? C'est l'opinion, sans examen, que celle-là est la meilleure ? Ce n'est pas après s'être donné la patience d'écouter à loisir tous les raisonnements des uns et des autres, qu'il se fait platonicien ou péripatéticien, disciple de Zénon ou d'Épicure, ou de telle autre secte qu'il vous plaira. C'est, quand on ne voudrait pas l'avouer, c'est un mouvement aveugle, nullement raisonné, qui lui a fait choisir, par exemple, le Portique, plutôt que le Lycée ou l'Académie». (Orig., *contra Cels.*, p. 8).

Saint Chrysostome semble encore plus explicite :

«Si nous voulions, dit-il, connaître avant que de croire, nous ne ferions ni l'un ni l'autre ; nous ne croirions point et nous ne connaîtrions point (*Homil. XII in Matth.* VI, p. 163). Ôtez la foi de l'univers, que deviendrait la société ? quel chaos de chimères et de fables ! quelle confusion de systèmes et de sectes ! quel assemblage honteux de vices et de superstitions !» (*Homil.* XXXIII, t. XII, p. 303)

«Sans la foi, ajoute saint Augustin, la société tombe en ruines : s'il faut voir pour y croire, tout est problème et mensonge ». (*De utilitate credendi*, p. 143)

Il n'est pas un Père qui n'ait tenu le même langage.

Nous le demandons maintenant, est-ce dire assez que sans la foi, point de vérité pour l'homme, partant point d'intelligence ! Toutefois ces grands hommes ne s'en tiennent pas là. Analysant successivement toutes les facultés et même tous les sens de l'homme, la société et jusqu'aux créatures inanimées, ils trouvent partout, comme type invariable, la trinité divine. De là ils concluent que **la dégradation de toutes les créatures ne vient que de l'altération de la trinité en elles**, et qu'ainsi **leur régénération consiste dans le rétablissement de cette divine image**. Saint Augustin nous a laissé, sur ce sujet, des aperçus dignes de son admirable génie.

«Nous trouvons en notre âme, dit ce grand docteur, trois facultés, la mémoire, l'intelligence, la volonté ; ces trois choses ne sont pas trois vies, mais une vie ; ni trois âmes, mais une âme ; conséquemment elles ne sont pas non plus trois substances, mais une seule substance. Considérées en elles-mêmes, la mémoire, l'intelligence, la volonté, sont appelées vie, âme, substance ; considérées relativement à leurs fonctions, elles sont appelées mémoire, intelligence, volonté¹, et ces trois ne font qu'un. Je trouve cette divine trinité, soit dans l'intelligence, soit dans l'amour. Lorsque j'aime quelque chose, il y a trois choses ;

¹ *Quocirca tria hæc eo sunt unum quo una vita, una mens, una essentia, et quidquid aliud ad seipsa singula dicuntur, etiam simul, non pluraliter, sed singulariter dicuntur. Eo vero tria, quo ad se invicem referuntur : quæ si æqualia non essent, non solum singula singulis, sed etiam omnibus singula ; non utique se invicem caperent. Neque enim tantum a singulis ingula, verum etiam a singulis omnia capiuntur. Memini enim me habere memoriarn, et intelligentiam et voluntatem et intelligo me intelligere, et velle atque me minissei ; et volo me velle, et meminisse et intelligere... quapropter quando invicem a singulis et tota omnia capiuntur, æqualia sunt tota singula totis singulis, et tota singula simul omnibus totis et hæc tria unum, una vita, una mens, una essentia. De Trinitate, lib. X, c. 11.*

moi, l'objet aimé et mon amour¹. Il en est de même lorsque nous connaissons quelque chose²». Ce n'est pas seulement dans l'âme, c'est encore dans le corps de l'homme et dans chacun de ses sens que se trouve l'image de la trinité, et que se reproduit cette grande loi, que tout effet est le résultat de trois principes.

«Dans la perception d'un objet, dit saint Augustin, il y a trois choses qu'il est facile de connaître et de distinguer. Premièrement l'objet que nous voyons, qui pouvait bien exister avant y d'être aperçu ; secondement, la vision, qui n'avait pas lieu avant que le corps qui en est l'objet fût tombé sous notre sens ; troisièmement, ce qui tient notre œil fixé sur cet objet pendant tout le temps que nous le regardons, c'est-à-dire l'attention de l'esprit. Ainsi des autres sens³».

Enfin, l'univers entier révèle son auteur, le Dieu unité et trinité. Après avoir dit que le Saint-Esprit, cet amour substantiel du Père et du Fils, est comme le lien de l'univers qui établit l'ordre et l'harmonie entre toutes les créatures, le grand docteur ajoute :

«Dans toutes les œuvres de Dieu vous trouvez l'unité, la forme et l'ordre : l'unité, dans la substance des corps, dans la nature des esprits ; la forme, dans la figure ou les qualités des corps, les talents de l'esprit ; l'ordre dans le poids ou la position relative des corps, dans les affections et les puissances de l'âme. Il est donc inévitable que, voyant le Créateur par les choses qu'Il a faites, nous voyons aussi la trinité dont l'image se révèle, autant que la chose est possible, dans tous les êtres créés⁴».

Et maintenant, quelles sont les conséquences de cette divine philosophie ? En voici quelques-unes :

1° l'homme est d'autant plus parfait qu'il a plus de ressemblance avec la Trinité, que sa mémoire, son intelligence et son amour sont plus développés⁵.

2° L'erreur, le désordre, le mal enfin, dans l'homme, dans la société, dans toutes les créatures, ne vient que de l'altération de la Trinité, dont tout est l'image. Ainsi, dans l'homme **il y a désordre, lorsque l'équilibre entre la connaissance et l'amour vient à se rompre**. Car, si l'âme s'aime moins qu'elle ne mérite, par exemple, si elle n'a pas plus d'amour pour elle que pour le corps, quoiqu'elle soit plus que le corps, elle pêche, et son amour cesse d'être parfait... De même, si la connaissance est inférieure à son objet, autant qu'il peut être connu, elle cesse également d'être parfaite⁶.

3° **Le moyen de bannir l'erreur, le crime, le mal de l'homme et du monde, c'est d'y rétablir l'image de la Trinité**.

4° La Trinité étant le principe générateur du monde, nul effet dans l'ordre intellectuel, moral, physique, religieux, politique, domestique, qui ne doive son existence à trois causes. Trois principes étant nécessaires à la production d'un effet quelconque, ils se résument, ils sont indivisibles, ils sont *un* dans cet effet. **L'unité**

¹ Cum aliquid amo tria sunt : ego, et quod amo, et ipse amo... Igitur ipsa mens et amor notitia ejus tria quædam sunt et hæc tria unum, sunt. Lib. ix, c. 2, 4. *Et est quædam imago trinitatis, ipsa mens, et notitia ejus, quod est proles ejus ac de re ipsa verbum ejus, et amor tertius et hæc tria unum atque una substantia. Nec minor proles, dum tantum se novit mens quanta est ; nec minor amor, dum tantum se diligit quantum novit et quanta est.* De Trinitate, lib. x, c. 12.

² lb., lib. ix, c. 8.

³ De Trinitate, lib. xi, c. 2.

⁴ Oportet igitur ut Creatorern per ea quæ facta sunt intellectum spicientes, trinitatem intelligamus, cujus in creatura quomodo dignum est apparet vestigium. lb., lib. vi, c. 10. Voyez encore au liv. xi, c. 11, où saint Augustin explique ces profondes paroles : *Omnia in numero, pondere et mensura disposuisti.*

⁵ *In his enim tribus inspicere solent etiam ingenia parvulorum cujusmodi præferant indolem. Quanto quippe tenacius et facilius puer meminit, quantoque acutius intelligit, et studet ardentius, tanto est laudabilioris ingenii.* De Trinitate, lib. x, c. 11.

⁶ *Igitur ipsa mens, et amor, et notitia ejus tria quædam sunt, et hæc tria unum sunt : et cum perfecta sunt, æqualia sunt. Si enim minus se amat quam est, ut, verbi gratia, tantum se amet hominis, mens quantum amandum est corpus hominis, cum plus sit ipsa quam corpus, peccat et non est perfectus amor ejus... item notitia, si minor est quam es illud quod noscitur et plane nosci potest, perfecta non est.* De Trinitate, lib. ix, c. 4.

⁷ *Fit hæc renovatio secundum imaginem Dei, ut in ea re intelligatur fieri hæc renovatio ubi est imago Dei, id est in mente... in hac quippe imagine tum perfecta erit Dei similitudo quando Dei perfecta erit visio.* lb., lib. xv, c. 17.

Cette ressemblance avec la Trinité est tellement l'état normal de l'homme qu'il la recherche partout, même dans le crime : c'est ce désir excessif qui causa la perte de nos premiers parents. Ils n'eussent jamais péché, dit le saint docteur, si le démon ne leur eût présenté l'image de la Trinité et ne leur eût dit : Vous serez comme des dieux : *Nam et animæ in ipsis peccatis suis non nisi quamdam similitudinem Dei superba et præpostera et, ut ita dicam, servii libertate sectantur. Itane primis parentibus nostris persuaderi peccatum posset, nisi diceretur : Eritis sicut Dii ?* lb., lib. xi, c. 5.

OU L'INDIVISIBILITE, tel est donc le vrai principe de toute bonne philosophie. Cette donnée est de la dernière importance : nous en ferons voir l'application dans un des chapitres suivants. Il suffit de dire maintenant que la haute sagesse, la puissante constitution, l'esprit religieux, le bon sens si remarquable de la vieille Europe, en fut le résultat.

Trinité dans la cause, unité, indivisibilité dans l'effet, telle fut donc la philosophie des Pères de l'Eglise. Toujours et partout leur grande maxime, leur dernier mot est cette parole divine : **Ne séparez pas ce que Dieu a uni.** *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Ainsi, pour eux, l'homme résulte de trois principes : l'âme, le corps, l'union de l'un et de l'autre ; il est un, parce que ces trois principes sont tous trois essentiels à son existence. Aussi, quand ils ont raisonné sur l'homme, ils n'ont entendu ni le corps ni l'âme pris séparément, mais le composé de l'un et de l'autre, le tout et non la partie. C'est ce principe qui nous a valu les preuves admirables de la résurrection, développées avec tant de logique et d'éloquence par Tertullien, dans son livre de la *Résurrection de la chair*.

C'est ce qui nous a valu ces théories si justes, si salutaires et si fécondes sur la famille et la société. Grâce à elles, le despotisme, l'anarchie, le divorce furent bannis. Il faut entendre le prince des orateurs (Saint Chrysostome *Homil, xxxi, in I ad Cor.*) appliquant cette théorie de l'unité à l'ordre social : la langue humaine n'a rien de comparable, et toutefois sa voix éloquente n'est que l'écho d'une autre voix plus éloquente encore.

«Le corps est un, dit saint Paul, quoiqu'il ait plusieurs membres : à leur tour, quoique plusieurs en nombre, tous les membres du corps ne sont qu'un : de même dans le Christ, c'est-à-dire dans le genre humain ramené à l'unité par le Christ. En effet, nous avons tous été baptisés dans le même esprit pour n'être tous qu'un même corps, juifs, gentils, esclaves ou libres : tous nous avons puisé la vie dans un seul et même esprit. Car le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Chaque membre a sa fonction propre, nécessaire à l'économie de l'ensemble. Les plus faibles sont protégés par les plus forts, les plus forts aidés par les plus faibles. Tel est l'**ordre** établi de Dieu, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que tous les membres soient pleins de sollicitude les uns pour les autres, et que si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui ; ou, si l'un des membres a quelque avantage, tous les autres s'en réjouissent avec lui. Or, vous êtes le corps du Christ, et membres les uns des autres».

Voilà donc les deux premiers termes de la trinité sociale, le Christ et le genre humain ! Quel sera le troisième ? L'apôtre va nous le dire : tombons à genoux pour l'écouter.

«Voici, dit-il, quelque chose de plus excellent encore : voici la vie. Quand donc je parlerais la langue des anges, quand donc je serais le héros de toutes les vertus, je serais vain, inutile, mort, si je n'avais pas **LA CHARITE**». (I Cor. XII, 13). La charité, tel est donc le troisième terme de la trinité sociale régénérée par le Christ.

Ainsi le Christ, principe informant ; le genre humain, terme de son action ; l'aimable, l'indissoluble charité qui les embrasse, et qui s'embrasse elle-même avec eux, pour ne former avec eux qu'une indivisible unité ; unité du temps, préparation, ébauche sublime, commencement de l'éternelle unité, de la consommation finale de toutes choses en Dieu.

Est-ce là de la philosophie ? de cette philosophie large, élevée, qui féconde le génie, qui enflamme le cœur et illumine l'intelligence ? Dites, si la philosophie consiste à expliquer Dieu, l'homme, le monde, les rapports qui les unissent, où trouverez-vous une plus belle, une plus complète philosophie ? Que sont, près de ces lumineuses paroles, les utopies, les abstractions, les tâtonnements de l'académie ou du portique, tous les pitoyables systèmes du rationalisme moderne !

Appliquée à tout ce qui est du ressort de l'esprit et du cœur humain, cette philosophie régna sur l'Europe, sans opposition sérieuse, jusqu'au seizième siècle. C'est dans les institutions, les idées, les mœurs, le magnifique caractère de nos aïeux qu'il faut l'étudier. Tout cela fut son ouvrage : sans rougir elle peut le montrer à ses amis et à ses ennemis.

En dehors du christianisme se fit remarquer, au moyen âge, la philosophie des Arabes. Ils se livrèrent surtout à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. Ils exercèrent une assez grande influence sur l'esprit de l'Europe. «Ils devaient leur savoir à une secte chrétienne, les nestoriens, qui, répandus dans la Perse, avaient traduit en syriaque les ouvrages les plus estimables de l'antiquité, entre autres ceux d'Aristote et de Galien». (Charpentier, *Histoire de la littérature au moyen âge*, p. 177).

Resserrés dans les entraves du Coran, ils ne purent **que commenter** les ouvrages d'autrui, **sans oser hasarder une idée nouvelle** ; et, comme pour se justifier aux yeux de l'opinion, ils proclamèrent Aristote la plus grande intelligence que Dieu ait créée et pu créer¹. Avec de pareilles idées, il est bien évident que leur rôle devait se borner à celui de commentateurs : ils ne furent pas autre chose.

CHAPITRE XXII EPOQUE DE DOUTE APRES JESUS-CHRIST

Sous la tutelle de l'autorité, l'esprit humain avait su, pendant le moyen âge, se préserver de ces honteux écarts qui défigurent son histoire avant Jésus-Christ ; ses progrès cependant n'en avaient été ni moins soutenus, ni moins rapides : les ouvrages de saint Anselme, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Halès, de saint Thomas, de saint Bonaventure, en sont d'illustres témoins. Mais s'il est pour l'homme des époques de sagesse et de foi, hélas ! il est aussi pour lui des moments de doute et de folie. **Le seizième siècle parut : tous les systèmes grecs nous arrivèrent avec les débris de l'empire de Constantinople.** La manie de **disputer** devint une sorte de fureur. Le frein salutaire de la foi cessa d'être respecté, et **la prétendue réforme de Luther ne fut qu'une vaste explosion du doute qui fermentait dans les âmes, une réaction d'autant plus violente que l'empire de L'AUTORITE avait été plus long et plus sacré.**

Apportés par les Grecs fugitifs, les deux grands systèmes de la philosophie ancienne, celui de Platon et d'Aristote, c'est-à-dire l'idéalisme et l'empirisme, ne tardèrent pas à diviser en deux camps tous ceux qui faisaient alors profession de philosophie. Sous la bannière de Platon se rangea l'Italie **dirigée par les Médicis** de Florence, Marsile Ficin, André Ponta, et autres personnages éminents. Aristote rallia à son drapeau, d'abord l'Angleterre, et plus tard une partie de l'Allemagne et de la France. Ainsi, au seizième siècle commencent deux lignes philosophiques, parallèles et opposées, qui se prolongent jusqu'à nos jours. Nous allons les suivre dans leur développement.

Après les hommes que nous avons nommés plus haut, vint prendre place parmi les défenseurs du spiritualisme, **l'apôtre du doute méthodique, René Descartes.** Cet homme fameux naquit à La Haye en Touraine, en 1595. **Je pense, donc je suis** : tel est l'axiome fondamental de sa philosophie, et le **premier article du symbole de l'athéisme.** En effet, **l'infaillibilité de la raison posée en principe, le moyen que l'athéisme lui-même ne soit pas un article de foi, s'il prend fantaisie à la raison de le proclamer ?** Ce n'est point ici une accusation banale que nous répétons après mille autres, c'est une **incontestable vérité**, qu'il ne faut pas se lasser de redire. **Les conséquences du principe cartésien nous tuent** : oui, le rationalisme dissolvant qui menace d'une ruine éternelle les croyances et les mœurs, n'en est qu'une immense application. Écoutez ses organes :

«Esprit indépendant, novateur hardi, génie d'une singulière puissance, Descartes aimait trop à se faire lui-même ses idées, à se confier à son sentiment intime, pour ne pas reconnaître l'autorité de la raison individuelle, et le droit qu'elle a d'examiner et de juger toute espèce de doctrine. C'est la gloire de Descartes d'avoir proclamé et pratiqué ces principes, et d'être l'auteur de cette réforme intellectuelle qui a porté son fruit au dix-septième et au dix-huitième siècles, et qui, *aujourd'hui plus que jamais, exerce son influence dans le monde philosophique. Aujourd'hui en effet, grâce à Descartes, nous sommes tous **protestants en philosophie**...* Nous ne voulons croire qu'à l'évidence de la vérité». (*Globe*, n° 147).

Dès le principe, Descartes rencontra dans Gassendi, Huet, etc., d'habiles adversaires qui soumirent ses principes à un examen sévère, mais calme et philosophique. Quelques-uns, peut-être plus pénétrants, allèrent jusqu'à l'accuser **d'athéisme** et de **scepticisme**. Rome condamna sa logique en 1643. Le protestantisme lui-même l'anathématisa au synode de Dordrecht en 1656, tant le doute cartésien menaçait de près le peu de foi qui restait dans la réforme. Cette philosophie se répandit surtout dans les Pays-Bas et en France ; elle réagit sur toutes les parties de la science, la métaphysique, la morale, et même sur la théologie. La philosophie de Descartes donna naissance à celle de **Spinoza**. Spinoza était Juif de religion, Hollandais d'origine. Né à Amsterdam en 1632, lui aussi s'était fait une loi de n'admettre que ce qui lui paraissait évident et comme conséquence de principes suffisamment démonstratifs. Cette règle si belle ne l'empêcha pourtant point de donner dans le plus absurde **panthéisme**, d'admettre la **fatalité** et ses conséquences désastreuses. Le titre seul de son principal ouvrage est une preuve sans réplique de la filiation cartésienne que nous avons indiquée ; le voici : *Benedicti de Spinoza Renati Descartes principiorum philosophiæ pars prima et secunda more geometrico demonstrata*.

¹ *Aristoteles fuit princeps per quem perficiuntur omnes sapientes ; Aristotelis intellectus fuit finis humani intellectus ; Deus appropriavit ei ultimam dignitatem, quam nullus homo potest in ulla ætate attingere.* Averroës, apud Pererium, lib. v, de Principiis, cap. 1.

Un autre représentant du spiritualisme fut Nicolas **Mallebranche**. Il naquit à Paris en 1618. Ce génie profond est incontestablement un des plus grands métaphysiciens que la France ait produits. Il développa les idées de Descartes avec originalité, en les reproduisant sous des formes plus claires et plus animées. Son tour d'esprit, éminemment religieux, lui fit donner à sa philosophie un caractère qui lui est particulier. Il considéra l'étendue comme l'essence des corps, l'âme comme une substance essentiellement simple, et Dieu comme le fonds commun de toute existence et de toute pensée. Ses doctrines l'amènèrent à combattre les idées innées, par des objections pleines de force, et à soutenir que nous voyons tout en Dieu. Ses idées, comme on voit, tendent à une sorte de panthéisme : tel est l'idéalisme religieux auquel parvint ce philosophe. C'est un exemple des conséquences d'une confiance aveugle pour la démonstration adoptée comme base unique de la connaissance philosophique. Le principal ouvrage de Mallebranche est la *Recherche de la vérité*.

Vers le même temps parut en Allemagne un des plus grands hommes qui aient jamais existé, un homme qui mena de front toutes les sciences, et qui rendit de grands services à toutes en général et à la philosophie en particulier. J'ai nommé **Leibnitz**. Il naquit en 1646, et mourut en 1716. Quoique cartésien et protestant, il s'appuie souvent sur des principes catholiques : le but principal de sa philosophie fut d'établir l'accord de la foi avec la raison. Ses ouvrages sont très nombreux : un des plus remarquables est sa *Théodicée, ou Essai sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*.

Le système de Leibnitz fut soutenu avec talent par **Wolf**, le plus célèbre de ses disciples ; mais, vers le milieu du dernier siècle, cette philosophie, se trouvant trop spiritualiste, fit place au sensualisme de **Locke**, beaucoup plus en harmonie avec les mœurs contemporaines.

Elle était expirante, lorsque **Kant** parut et essaya de lui porter le coup de grâce, à elle et à tous les systèmes bâtis depuis trois mille ans. Ce philosophe fut à quelques égards le Sextus Empiricus de l'Allemagne ; il était né en 1724. A son avis, tout ce que l'on avait dit jusqu'alors, sur l'origine et le développement des connaissances humaines, était insuffisant : il s'annonça comme apportant une philosophie transcendante, propre à satisfaire à tous les besoins. Malheureusement le réformateur se montra si **obscur**, qu'il ne fut pas compris, ou du moins il prétendit ne pas l'être. Sa philosophie parut une **extravagance** à un grand nombre d'esprits du premier ordre. Baader, entre autres, a intitulé un de ses ouvrages : *Extravagance absolue de la raison pratique de Kant*.

Ce nouvel essai de criticisme fut donc vivement combattu. C'est ainsi, débile raison, que ton impuissance à atteindre le but de tes longs efforts, la démonstration des premiers principes de nos connaissances, fut encore une fois bien tristement constatée : fils de tes contradictions, le scepticisme reparut : un des disciples de Kant, Fichte, fut même accusé d'athéisme.

Le système du rationaliste de Kœnisberg a eu le tort de tous ceux qui l'ont précédé. Fractionné en mille pièces par ses nombreux disciples, il s'est perdu, défiguré, dans une multitude de conceptions individuelles et de théories particulières.

A cette philosophie succède celle de **Schelling**. Cet homme supérieur s'efforce de ramener les esprits au spiritualisme, non plus en partant du moi, comme ses prédécesseurs, mais d'un principe plus élevé, **l'absolu**. Schelling est né à Leonberg, en 1776, dans le Wurtemberg ; il fut professeur à Erlangen.

« Cette philosophie se propose, dit Tennemann, de connaître, au moyen des idées de la raison, l'essence et la forme de toutes choses : pour elle, être et connaître, sont identiques ; de là son titre : *Système de l'identité absolue, ou Théorie de l'identité*. C'est un idéalisme transcendantal, qui fait sortir toute science, non plus du principe trop exclusif du moi, mais d'un principe plus large, *l'absolu*, renfermant dans son sein et le moi et la nature. Cette philosophie aspire en conséquence à la connaissance de la nature par les idées (construction à priori), et elle s'applique à établir un parallélisme constant entre les lois de l'intelligence et celles du monde ; enfin c'est l'idéalisme et le réalisme ramenés à un point de vue supérieur, celui de l'absolu ».

Voici le plan général de ce système : L'absolu, le tout dans sa forme première, Dieu se manifeste dans la nature, l'absolu selon la forme secondaire, et s'y produit dans deux ordres relatifs, le réel et l'idéal. Dans le réel, pesanteur, matière, lumière, mouvement, organisme, vie ; dans l'idéal, vérité, science, bonté, religion, beauté, arts. Au-dessus, comme forme réfléchie de l'univers, se place l'homme, l'état, le système du monde, l'histoire.

La philosophie de Schelling excita en Allemagne le plus vif enthousiasme : c'est un fait digne de remarque. Il lui a manqué, pour être catholique, d'avoir abordé franchement la Révélation et de l'avoir prise pour point de départ ; néanmoins elle a imprimé à ce pays une tendance spiritualiste et une grande activité pour les recherches savantes. A cette école appartiennent les noms suivants : J. Gœrres, professeur à Munich ; François de Baader, Schubert, les deux frères Schlegel, et plusieurs autres savants distingués, qui tous ont recours à la foi dans la recherche de la vérité !

Revenons maintenant sur nos pas, et suivons le développement du néopéripatéticisme depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Son premier représentant fut **Bacon**. Cet homme, dont les sentiments furent loin d'être toujours aussi nobles que les pensées, s'efforça de détrôner la scolastique, en dirigeant l'attention des esprits vers la nature. Bacon est le père de la philosophie expérimentale ou de **l'empirisme**. Prévues on non, les conséquences de cette philosophie durent être et furent en effet, dans les temps modernes, ce qu'elles avaient été chez les Grecs d'avant Jésus-Christ, je veux dire le matérialisme et l'épicurisme.

Disciple de Bacon, **Hobbes** développa les principes de son maître. «Hobbes, dit Tennemann, entra dans les vues de Bacon, poursuivit ses idées avec plus de vigueur et de conséquence, et en forma une doctrine matérialiste». Il était né à Malmesbury en 1588, et mourut en 1679, après avoir publié plusieurs traités philosophiques et mathématiques, par lesquels il avait souvent fait scandale, à cause de ses fréquents paradoxes et des reproches d'athéisme qu'il s'attirait. Ce qui l'a surtout rendu fameux, c'est l'application de ses principes philosophiques à la question de l'origine des sociétés ; il est un des premiers qui aient supposé un prétendu état de nature, et donné pour base à la société et pour raison de sociabilité **l'amour de soi**.

De l'Angleterre, cette théorie politico-philosophique passa en Allemagne. **Puffendorf** eut le triste courage de consacrer ses veilles au développement de cette utopie non moins dangereuse qu'absurde. Mais, comme il arrive toujours à l'apparition de tout système erroné, Puffendorf ne rompit point tellement avec les idées chrétiennes, qu'il n'ait encore invoqué sur bien des points la morale positive de l'Évangile. Il mourut à Berlin en 1694. Un demi-siècle plus tard, J.-J. **Rousseau** se chargea de faire de ces théories le manuel de l'homme d'état, en attendant que les démagogues révolutionnaires en composassent le catéchisme des droits de l'homme.

Les vices radicaux et comme l'arrière-pensée de cette doctrine, sont :

1° de contredire toutes les notions historiques sur l'origine des sociétés ;

2° de bannir Dieu du monde ; car, s'il n'a été pour rien dans la formation des sociétés, il s'ensuit qu'il n'est pas nécessaire à leur conservation. Qu'est-ce à dire ? sinon que Dieu et la religion sont des hors-d'œuvre sur la terre. Le pouvoir moral n'est donc qu'une chimère : **le droit du plus fort est l'unique loi du monde**. Peuples, vous saurez maintenant par qui furent forgés les sceptres de fer et les chaînes de l'esclavage. Sous la plume de Jurieu et de Rousseau, ce rêve dangereux est devenu **l'athéisme politique** dont les dernières conséquences ont été, d'une part, la catastrophe de **la révolution française**, et de l'autre, les innombrables essais de constitutions politiques, ridicule éternel du dix-neuvième siècle.

Dans l'ordre purement métaphysique, la philosophie de Bacon produisit **Locke** en Angleterre, et en France **Condillac**. Rien qui ne nous vienne par les sens, disait Locke ; donc nos idées même, concluait Condillac, ne sont que des sensations transformées. Après cela, que restait-il pour replonger le monde dans l'état d'abjection d'où le christianisme l'avait tiré, sinon de faire l'application de cette philosophie matérialiste à la vie pratique ? Or cette application était trop en harmonie avec les mœurs de l'époque, pour n'avoir pas lieu dans un prochain avenir.

Hartley, Priestley, Helvétius, Lamétrie, n'hésitèrent pas à trancher le mot, ils dirent tout haut ce que les autres se contentaient encore de penser, ou n'exprimaient que timidement : **le plaisir est la loi unique, l'unique devoir**. Telle fut la philosophie du dernier siècle ; tels furent aussi les derniers logiciens de l'école d'Aristote, ceux qui, arrivés après tous les autres, réduisirent l'empirisme à sa plus simple expression ; telle est enfin l'analogie frappante qui existe entre les époques et les résultats philosophiques, avant et après Jésus-Christ.

Une autre analogie non moins remarquable, mais plus consolante, c'est la réaction qui, au moment critique, s'opère infailliblement en faveur de la vérité. Comme aux vagues de l'océan, la Providence a fixé des limites aux débordements de l'erreur : au champion du mensonge elle oppose constamment l'apologiste de la vérité. C'est ainsi qu'effrayés des ravages que faisait en Angleterre la philosophie empirique, et pénétrés en même temps de l'insuffisance de la raison individuelle pour en arrêter les progrès, quelques philosophes

écossais entreprirent de lui opposer la forte digue du sentiment commun de l'humanité. Tels furent, entre autres, **Cudworth**, professeur à l'université de Cambridge, et Henri **Moore**, collègue de Cudworth.

Si leurs efforts n'eurent pas un succès complet, il faut l'attribuer en partie à la fausse position dans laquelle ils se trouvaient placés. En effet, tous les coups qu'ils portaient aux matérialistes, comme partisans de la raison individuelle, retombaient sur eux-mêmes en tant qu'hérétiques, c'est-à-dire partisans de la raison individuelle dans les choses de la religion; aussi l'Angleterre tomba-t-elle bientôt plus bas encore dans l'abîme du matérialisme. C'est ce qui engagea le ministre Samuel Clarke à combattre de toutes ses forces cette désolante doctrine; il part de ce **principe, qu'il y a un accord nécessaire entre la religion révélée et la raison**: sa *démonstration de l'existence de Dieu* est un ouvrage remarquable. Toutefois, pas plus que ses prédécesseurs, il n'était de la race de ceux qui devaient sauver Israël. Aussi l'erreur n'en continua pas moins ses progrès. Ce n'était plus seulement le matérialisme, c'était le scepticisme personnifié dans Hume, qui désolait l'Angleterre. Plusieurs écrivains d'un mérite supérieur entreprirent d'en finir avec lui. Pour cela ils en appelèrent encore au sens commun de l'humanité.

De ce nombre furent Thomais **Reid**, mort en 1796; son ouvrage est intitulé: *Recherches sur l'esprit humain, relativement au principe du sens commun*; l'éloquent **Béathie**, professeur de morale à Édimbourg, mort en 1801; son ouvrage a pour titre: *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité en opposition à la sophistique et au scepticisme*; enfin Jacques **Oswald**, membre du clergé d'Écosse; il fit du sens commun de l'humanité le principe universel, la règle suprême de toutes recherches philosophiques; tel fut le titre de son ouvrage: *Appel au sens commun en faveur de la religion*.

Nobles tentatives; mais hélas! efforts superflus, le torrent n'en roulait pas moins à l'**athéisme**. Toujours la même à toutes les époques, la philosophie placée entre les inévitables écueils du matérialisme et de l'idéalisme, faisant tour à tour Dieu de la matière et matérialisant Dieu, la philosophie eut toujours pour résultat définitif le **scepticisme** le plus complet. Depuis la naissance du néoplatonisme et du néopéripatétisme en Europe, Michel **Montaigne** fut le premier qui osa, dans ses *Essais*, tirer, quoique avec une certaine réserve, cette triste conséquence. Plus hardi que son maître, **Charron**, dans son *Livre de la Sagesse*, la poussa beaucoup plus loin. Enfin parut le Sextus Empiricus des temps modernes: **Bayle** proclama le **scepticisme universel**. Telle fut pour lui la souveraine règle, la sagesse qu'il prêcha et qu'il ne réussit que trop à persuader à un siècle qui, pour ne pratiquer aucune vertu, ne demandait pas mieux que de ne croire à aucune vérité.

Lorsqu'en parcourant l'histoire de la philosophie, vous en êtes arrivé là, je ne sais quel indicible **DEGOUT**, quel profond **DECOURAGEMENT** vous saisit. Le livre vous tombe des mains, et, l'amertume dans l'âme, vous vous demandez si la vérité n'est pas une chimère, une énigme impossible à deviner, si tous ceux qui firent profession de la rechercher ne furent pas des esprits faibles, vains, sans conscience et sans conviction; mais une voix intime vous répond: Non, il n'en est point ainsi; la vérité est le patrimoine de l'homme, son esprit est fait pour la connaître, comme ses yeux pour voir le soleil. Parmi les philosophes il y eut des hommes d'un rare génie, d'une conscience droite, d'un vaste savoir. Pourquoi donc tant de travaux frappés de stérilité? tant d'efforts et si peu de succès? Pourquoi? **parce qu'ils ont cherché la vérité où elle n'est pas, parce qu'ils n'ont pas voulu accepter des mains de la religion le flambeau qui devait diriger leurs pas incertains, et ils ont erré dans les ténèbres, et ils sont devenus les vains jouets du mensonge, tous ces hommes en qui n'était pas la science de Dieu.**

Fils du dix-huitième siècle, héritier de ses crimes et de sa **haine pour le christianisme**, notre siècle ne pouvait manquer de s'égarer. Aussi a-t-il débuté par le matérialisme. Telle est l'école philosophique dont nous avons maintenant à parler.

C'est sur les débris encore fumants de l'ordre social que **Cabanis** osa produire de nouveau un système qui, en corrompant les mœurs, avait fini par couvrir la France de sang et de ruines. Les nerfs sont le principe de la pensée, la cause de l'idée; l'effet est nécessairement de même nature que la cause: donc la pensée, donc l'idée est matérielle; donc l'homme n'est qu'une machine, sans autre différence entre lui et son chien, que la grandeur de l'angle facial. Système abject auquel **Destutt de Tracy** prêta le secours de son aride idéologie. Dès le principe, le mépris de Bonaparte, et plus tard l'indignation publique, en ont fait justice. Si Cabanis fut le physiologiste, et Destutt de Tracy le métaphysicien du matérialisme moderne, **Volney** en fut le moraliste. Combien cet homme nous a fait de mal!

«Se conserver, et pour cela tout tenter et tout faire, voilà, suivant Volney, la grande loi de la nature humaine. Dès lors, qu'est-ce que le bien? qu'est-ce que le mal? La réponse est ainsi: le bien est tout ce qui tend à conserver, à perfectionner l'homme, c'est-à-dire l'organisme; le mal, tout ce qui tend à le dété-

riorer et à le détruire. Le plus grand bien est la vie, le plus grand mal est la mort : rien au-dessus du bonheur physique, rien de pis que la souffrance du corps : le bien suprême est la santé».

Charité, dévouement, foi, espérance, sacrifice de l'intérêt personnel au bien public, sont les vertus des sots au profit des fripons. Le meurtre est un devoir, toutes les fois qu'il est utile : moi, et puis rien, voilà toute la morale, toute la religion; il n'y a que les imbéciles qui puissent en avoir une autre. Telle est la doctrine de M. Chassebœuf, dit Volney ; et quand on songe que de pareilles maximes ont été, pendant quinze ans, répandues avec une effroyable profusion dans toutes les classes de la société, que les grâces et la simplicité du style ont fait du catéchisme de Volney le livre des salons et des chaumières, on ne s'étonne plus ni de l'égoïsme barbare, universel, caractère distinctif de notre époque, ni du nombre effrayant des suicides, ni de l'immoralité profonde qui ronge comme un cancer hideux toutes les parties du corps social ; ce qui étonne, c'est que le jour où de tels principes furent proclamés n'ait pas été le dernier jour de la civilisation.

Mais non, jamais il ne fut donné à l'homme d'appliquer les dernières conséquences de ses systèmes. La Providence veille sur lui et le sauve en dépit de lui-même. **L'éclectisme** fut le signal d'un retour à des doctrines meilleures. L'école dont nous venons de parler n'avait vu dans l'homme que de la matière, l'éclectisme y reconnaît un principe spirituel : il admet même un certain nombre de vérités religieuses. Telle est la seconde école de philosophie que nous trouvons au dix-neuvième siècle.

Or, qu'est-ce que l'éclectisme ? Suivant l'étymologie même du mot, éclectisme signifie action de choisir. Les éclectiques sont des philosophes qui n'admettent ni ne rejettent absolument aucun système, mais qui font profession de chercher et de choisir dans tous ce qui leur paraît vrai et bon. Rien de plus raisonnable au premier coup d'œil, rien de plus sage, point de moyen plus sûr d'arriver à la vérité complète, qu'une pareille philosophie.

Cependant, lorsqu'on vient à l'examiner de plus près, on n'y voit qu'une illusion nouvelle, une **utopie** souverainement dangereuse, un **système creux**, au fond duquel habite le **doute dévorant**. Que dis-je, un système ? L'éclectisme n'en est pas un, car un système est «d'un seul jet, dit M. de Bonald ; c'est un corps ou un ensemble de vérités ou d'erreurs liées les unes aux autres dans l'esprit de celui qui les a conçues : on ne fait pas un système avec d'autres systèmes, comme on fait une histoire avec d'autres histoires».

La conséquence avouée de l'éclectisme, c'est que la vérité complète, la vérité telle qu'elle doit être pour satisfaire à tous les besoins de la raison, est encore à trouver : nul système, nulle religion, pas même le christianisme, qui en soit l'expression adéquate. De là pour eux la nécessité d'une **réforme générale de l'intelligence humaine**. Mais d'abord, quelle sera leur pierre de touche pour distinguer la vérité de l'erreur ? la raison particulière, le sens moral de chaque individu : «car, disent-ils, c'est à la raison individuelle qu'appartient le droit d'examiner et de juger toute espèce de doctrine».

Ainsi nous aurons autant de systèmes qu'il y aura de philosophes ; dès lors point de pensées communes, point d'éclectisme véritable. Le scepticisme découle à pleins bords de cette philosophie. Et puis, quelles seront les doctrines nouvelles qu'ils substitueront aux anciennes ? Écoutons leur réponse :

«Ces doctrines qui doivent présider à notre vie morale, religieuse, politique, littéraire, c'est à nous à les faire, car nos pères ne nous en ont légué que de stériles et d'usées... Il faut donc en *forger* de nouvelles. Cette *nécessité* de notre époque est comprise ou plutôt sentie de tous les esprits».

Ainsi, les croyances perpétuelles du genre humain, en religion, en morale, en politique, en littérature, ne sont, aux yeux de l'éclectisme, qu'un amas de préjugés *stériles* et *usés* ; et comme ces croyances ont constitué jusqu'ici la vie intellectuelle, morale, religieuse, sociale et littéraire de l'homme, c'est **l'homme qu'il faut refaire**, ou, pour parler leur langage, qu'il faut **forger** de nouveau.

Mais savent-ils au moins comment s'y prendre pour opérer cette régénération ? Voici leur réponse, qui n'est pas moins curieuse que leur prétention : «Nous nous promettons bien de ne pas rentrer dans les vieilles ornières, mais sans savoir précisément quelle route nous prendrons».

Et de fait, plutôt, que de rentrer dans les vieilles ornières, le journal qui exprimait de si hautes prétentions s'est fait saint-simonien *risum teneatis*. L'éclectisme a été percé à jour ; mais bientôt, dupe d'abord de ses fallacieuses promesses, ennuyée de ne recevoir, pour apaiser sa faim de vérité, que des mots vides de sens et des phrases inintelligibles, la jeunesse sérieuse s'est éloignée avec mépris de tous ces vains parleurs, et

aujourd'hui elle se presse autour des chaires évangéliques, demandant à rentrer dans les vieilles ornières du catholicisme¹.

Toutefois l'éclectisme ne rendit pas les armes sans combat. Une lutte vive, intelligente, s'est engagée ; tout ce qui pense aujourd'hui en Europe se partage en deux camps : ceux qui croient à l'autorité de l'Église catholique, pleine et entière, et ceux qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur raison. Il n'y a plus aujourd'hui ni protestants, ni jansénistes, ni philosophes incrédules dans le sens qu'on attachait à ces mots au siècle passé, il n'y a plus que des rationalistes et des catholiques : tout ou rien, voilà la question.

CHAPITRE XXIII DE LA PHILOSOPHIE PARTIE POSITIVE

Il ne faut pas se le dissimuler : à moins d'une réforme prompte et fondamentale dans l'enseignement de **la philosophie**, longtemps encore la lutte sera douteuse, peut-être même la balance finira par pencher du côté du rationalisme. Or, depuis le seizième siècle, il existe **de grandes erreurs tant sur la notion même que sur la nature** de cette science importante. Et d'abord, dans certaines écoles, on présente la philosophie, **non comme le moyen de développer la vérité déjà connue, mais comme le moyen de la découvrir** ; on la donne comme la création de l'intelligence ; on en fait une sorte de machine à inventer la vérité. Qu'est-ce à dire ? sinon que tous les enseignements de l'autorité sociale ou religieuse ne sont que des préjugés ; qu'il faut les rejeter avec grand soin, faire ainsi le vide dans son âme, et n'y laisser rentrer que ce qui sera clairement démontré : définition fautive, contradictoire dans les termes.

Fausse : car, nous l'avons déjà dit ailleurs, **être contingent, l'homme n'a pas la vérité en lui, il faut qu'il la reçoive** ; ce n'est qu'après l'avoir reçue, qu'il lui est donné de la développer et de s'en nourrir. **Croire, c'est la première loi de son être : connaître, est la seconde.** Eh bien ! **l'effort de la raison pour passer de la foi à l'intelligence de la vérité, voilà ce qui constitue la philosophie : elle n'invente rien, elle développe.** Qu'on nous le dise, quelle vérité a-t-elle inventée depuis trois mille ans de recherches ? De nombreuses sociétés existaient avant les premiers philosophes ; or, l'existence de la société suppose la connaissance de toutes les vérités nécessaires au genre humain. Faibles mortels, qui ne pouvez inventer, que dis-je ? qui ne pouvez comprendre un atome, vous auriez la prétention d'inventer la vérité ! Dites-nous donc quel jour fut inventée l'âme, quel philosophe inventa Dieu.

Contradictoire : et de fait, exister, vivre pour l'intelligence, c'est connaître ; or elle ne peut connaître que ce qui est, la vérité. Ainsi, pour exister toute intelligence créée doit préalablement recevoir la vérité : la révélation est sa création. Et de là, quelle conséquence ? sinon que, dans l'hypothèse où elle eût inventé la vérité, l'intelligence aurait et n'aurait pas existé, puisque pour inventer, pour agir, il faut être ; en même temps elle n'aurait pas existé, puisqu'elle n'eût pas encore possédé la vérité, condition essentielle de son existence.

Les écoles dont nous combattons ici l'erreur portent en quelque sorte, dans les conséquences désastreuses de leur enseignement, le contrepoison de leurs principes. Un coup d'œil suffit pour les juger. Le matérialisme abject, l'athéisme farouche, le scepticisme désolant inspirent l'horreur pour la mère qui les enfante et vengent la raison outragée.

Proscrivant toute espèce de foi comme une indigne entrave, cette philosophie est **essentiellement hostile au catholicisme** dont le premier mot est : *je crois*.

Mais il est une autre manière d'envisager et d'enseigner la philosophie qui, moins antichrétienne en apparence, n'est peut-être en réalité ni moins erronée ni moins funeste. Nous voulons parler de cette philosophie qui, sans rejeter la révélation, s'y déclare **étrangère**. La raison, rien que la raison, tel est le seul oracle qu'elle interroge, la seule autorité qu'elle reconnaisse : avec son secours, elle prétend tout prouver ; sur cette base unique, elle prétend tout asseoir, ontologie, morale, physique ; à ses yeux une preuve n'est point recevable, elle est de nulle valeur, si, de près ou de loin, elle emprunte sa force de la révélation.

Or, comment ne voit-on pas que présenter ainsi la philosophie, c'est confirmer, perpétuer le funeste divorce de la raison et de la foi ? car n'est-ce pas dire implicitement à la jeunesse qu'il existe en dehors de la religion une vraie philosophie, un moyen sûr de connaître toute la vérité ; dès lors, que la religion est inutile,

¹ Les principaux organes de l'éclectisme en France, ont été MM. Royer-Collard, Cousin, Jouffray, et le journal *le Globe*,

puisque la raison suffit ? Il est bien vrai, suivant le concile de Trente, que par la chute originelle, la volonté n'a pas été anéantie, mais seulement brisée et affaiblie, *fracta ac debilitata* ; qu'ainsi l'homme peut, sans le secours de la révélation évangélique, connaître quelques vérités, comme il peut, sans la grâce, pratiquer quelque bien dans l'ordre naturel. Mais n'est-ce pas un anachronisme de prendre pour base d'une philosophie véritable, c'est-à-dire d'une explication générale et satisfaisante de Dieu, de l'homme et du monde, ces rudiments imparfaits, ces faibles données d'une raison si fort appauvrie par le dualisme originel, plutôt que les enseignements de la raison éclairée, divinisée par le christianisme ? n'est-ce pas laisser les vives clartés du soleil pour les lueurs incertaines d'une lampe sépulcrale ? n'est-ce pas faire rétrograder l'esprit humain ? Chrétienne, c'est de l'Évangile que la raison actuelle doit partir pour expliquer l'univers.

Le temps est venu de faire justice de toutes ces **philosophies vaines ou dangereuses**, qui n'apprennent rien ou qui n'apprennent qu'à disputer et à douter de tout. Il faut qu'ici, comme dans toutes les autres parties de l'enseignement, la religion reprenne la place qui lui appartient : de là dépend et le salut de la jeunesse, et les progrès de la philosophie. Or ce rôle de la religion dans la science en général, et dans la philosophie en particulier, est admirablement défini dans ce beau passage de saint Thomas :

«La théologie, dit ce grand docteur, commande à toutes les autres sciences, parce qu'elle est la plus élevée de toutes, elle les fait travailler sous ses ordres, les tient à son service, parce qu'elle est chargée de les mettre en œuvre, tellement que la fin, le but, l'objet de toute philosophie étant renfermé dans la fin de la théologie, et coordonné par rapport à cette fin, la théologie doit dominer toutes les autres sciences et mettre en œuvre tous leurs enseignements¹».

Cela posé, quel doit être le point de départ, quel doit être le but de cette philosophie salutaire ? L'ordre synthétique de nos idées, ainsi que la caractère de cet ouvrage le font pressentir.

A nos yeux, il n'existe aujourd'hui qu'une seule autorité qui puisse servir de base à une philosophie vraiment en rapport avec les progrès et les découvertes actuelles, c'est-à-dire vraiment complète et vraiment sociale. Nous venons de nommer **l'Eglise catholique. Organe infallible de toutes les vérités génératrices**, seule elle possède les paroles de vie ; **autorité infallible**, et parce qu'elle résume, en la complétant, l'autorité du genre humain, et parce que l'assistance spéciale de Dieu, attestée par des miracles évidents, lui est assurée pour toute la durée des âges.

Qu'autrefois l'autorité du genre humain, dépositaire de la révélation primitive, ait été la règle de vérité, c'est un fait qu'il ne semble pas possible d'attaquer, mais aujourd'hui quel peut être le besoin d'y recourir ? Nous avons l'Église qui est aussi le genre humain, et plus que le genre humain. Qui refusera de croire à l'Église, ne croira pas davantage au genre humain. En cela, il sera conséquent : pour qui veut y réfléchir, cette dernière autorité est moins imposante que la première, ses enseignements moins précis, ses doctrines moins complètes et moins satisfaisantes.

Toutefois, qu'après avoir admis en principe, ou établi par leurs preuves naturelles les vérités fondamentales qui composent l'enseignement de l'Eglise, on en fasse, pour ainsi dire, la contre-épreuve en les montrant en germe dans toutes les traditions antiques, c'est l'unique moyen de ne laisser aucun subterfuge à la mauvaise foi, aucun nuage sur la vérité, aucun doute à cette foule d'esprits vains ou malades qui, hésitant à jurer sur la parole seule des apôtres ou de l'Eglise, ne feront aucune difficulté d'y croire s'ils la voient d'accord avec celle de Socrate ou de Platon, de l'Inde ou de l'Égypte.

Telle fut la marche des Pères de l'Église ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire, entre autres, le traité de saint Augustin sur la Trinité, l'Apologétique de Tertullien, la Défense du Christianisme par Origène, les Stromates de Clément d'Alexandrie, Arnobe et Minutius Félix. Toujours ils parlent des vérités chrétiennes, et montrent que les lumières de la raison, les découvertes de la science, les croyances mêmes des païens leur rendent hommage.

Pourquoi avons-nous abandonné leurs traces ? Pourquoi, dans l'enseignement de la philosophie, traitons-nous perpétuellement les jeunes chrétiens comme s'ils étaient des païens et des sceptiques ? Pourquoi leur apprenons-nous à mépriser ce que notre premier soin devrait être de leur apprendre à respecter, l'auto-

¹ *Theologia imperat omnibus aliis scientiis tanquam principalis, et utitur in obsequium sui omnibus aliis scientiis, quasi usualis ; sicut patet in omnibus artibus ordinatis, quarum finis unius est sub fine alterius, sicut finis pigmentariæ artis, quæ est confectio medicinarum, ordinatur ad finem medicinæ, qui est sanitas, unde medicus imperat pigmentario, et utitur pigmentis ab ipso factis ad suum finem ; ita ut, cum finis totius philosophiæ sit intra finem theologiæ, et ordinatus ad ipsum, theologia debeat omnibus aliis scientiis imperare, et uti iis quæ in eis traduntur.*

rité de l'Eglise, les enseignements chrétiens du foyer domestique ? A quoi bon tous ces moyens obliques de les amener à la foi ? N'a-t-on pas l'air de vouloir les surprendre ? Oh ! qu'il nous semblerait plus franc, plus loyal, plus avantageux, de partir de la doctrine du christianisme, et d'en faire la base de l'explication universelle !

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou les jeunes gens à qui vous parlez ont la foi, ou ils ne l'ont pas.

S'ils ont la foi, il est évident que la marche que nous indiquons est la seule qui leur convienne. Ce ne sont pas des preuves qu'ils nous demandent, ce sont des explications qui leur fassent voir ce que jusqu'alors ils ont cru.

Si, au contraire, ils n'ont pas la foi, le seul moyen de la leur donner, c'est encore d'établir d'abord par leurs preuves naturelles les vérités qu'ils doivent croire, et si cela ne suffit pas, ils trouveront dans l'autorité des traditions, dans les lumières de la raison, dans les découvertes de la science invoquées à la suite de l'autorité de l'Eglise, la vérification de vos enseignements, c'est-à-dire leur analogie, leur rapport nécessaire avec toutes les lois de l'intelligence humaine. A moins d'imbécillité, ils reconnaîtront la vérité de données sans lesquelles toute explication, toute philosophie est radicalement impossible.

Et de fait, adressez-vous à toutes les philosophies étrangères au christianisme, c'est-à-dire qui ne prennent point pour leur base la révélation chrétienne ; faites-leur les questions les plus simples ; celles-ci par exemple : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ? D'où vient-il ? où va-t-il ? Quels sont ses devoirs ? Quels sont ses rapports avec son auteur, avec ses semblables, avec les créatures soumises à son empire ? Qu'est-ce que la société ? Qu'est-ce que le pouvoir ? Des contradictions, des absurdités, des mots vides de sens, des phrases intelligibles, tout au plus quelques réponses incomplètes : voilà tout ce que vous obtiendrez. Si vous en voulez la preuve, jetez un coup d'œil sur l'ouvrage d'Hermias, dont nous avons parlé plus haut, ou sur les *Helviennes* du P. Barruel.

L'enseignement de l'Eglise, voilà donc pour la base de la philosophie. Quant au but social, au dernier mot de cette explication générale des choses, quel doit-il être ? Nous l'avons indiqué en traitant de la philosophie des Pères : **montrer l'unité dans la trinité, et la trinité dans l'unité**. Ce point est **de la dernière importance**, c'est pourquoi nous ne craignons pas d'entrer à ce sujet dans quelques explications nouvelles.

CHAPITRE XXIV SUITE DU CHAPITRE PRECEDENT

L'Univers est une manifestation de Dieu. Dieu ne peut manifester que ce qu'il est, Unité et Trinité. L'univers est donc une immense unité, une immense trinité. Tels sont les deux grands caractères qui doivent reproduire, et qui, de fait, se reproduisent dans toutes les parties de la création. Les découvrir, telle est la vocation, la fin, la perfection de l'intelligence humaine. Aussi la Providence les a-t-elle gravés au front de toutes les créatures. Ils sont tellement saillants, qu'un païen, Aristote lui-même, étonné de les rencontrer partout dans ses immenses recherches, s'est écrié quelque part : *Porro omnia unum sunt et tria*. Trinité lui-même et unité, l'homme les porte écrits jusque dans les profondeurs de son être, et les imprime à toutes ses œuvres.

En un mot, **tout ici-bas est unité et trinité** : tout ce qui existe est un, et toute unité résulte d'une trinité de causes ; tel est le principe générateur de toutes choses ; telle est la loi universelle, à la conservation et à l'accomplissement de laquelle tout doit concourir, parce que de là dépendent la conservation et le perfectionnement des êtres. Telle est donc aussi **LA GRANDE VERITE** à constater, à développer, à mettre au niveau de toute intelligence venant au monde philosophique. Il ne faut pas croire qu'en poursuivant ce but, la philosophie poursuive une chimère ou simplement une vérité belle sans doute, mais purement spéculative. Non, elle ne court pas après une chimère, puisqu'elle cherche ce qui est nécessairement dans le monde ; le résultat auquel elle aspire n'est pas non plus un résultat sans utilité pratique ; c'est au contraire **la vérité la plus importante et la plus pratique** qu'il soit possible d'imaginer.

En effet, c'est la présence de cette vérité dans les sciences diverses, qui les préserve de l'erreur ; c'est son influence sur l'esprit des nations qui fait leur gloire et détermine leurs progrès : comprise et pratiquée, elle constitue toute la perfection intellectuelle et morale de l'individu¹. D'accord avec la raison, l'histoire en of-

¹ Cette idée philosophique nous donne l'intelligence d'un mot fameux dans l'histoire de la sainteté. Pendant plus de dix ans, les vastes contrées de l'Orient ont retenti de ce mot mystérieux. C'était comme le **cri de**

fre des preuves péremptoires. Plus sages que nous, parce qu'ils étaient plus religieux, c'est-à-dire plus dociles à la foi, par conséquent plus complètement, plus intimement en rapport avec la vérité, nos pères faisaient de ce dogme capital **le principe et le phare de leur philosophie, la base de leur théorie politique** ; partout ils partaient de l'unité, résultat d'une triple cause. Et de fait, dans l'univers et dans chaque partie de l'univers, dans tous les ordres divers, ordre religieux, ordre intellectuel, ordre moral, ordre physique, société politique et domestique, dans tous les êtres simples ou collectifs se retrouve l'unité résultant d'une trinité de principes.

Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : il n'en peut être autrement. C'est là ce qui est ; chercher autre chose, c'est poursuivre une chimère ; raisonner d'après un autre principe, c'est être sur la route de toutes les erreurs. La loi qui préside, qu'on nous permette l'expression, à la formation de la trinité incréée, préside à la formation de toutes les créatures trinités créées ; la généalogie de la première est le modèle et la cause de la généalogie de toutes les autres. Or en Dieu il y a puissance, intelligence, amour. La puissance où le Père Se contemple, et par cette contemplation Il engendre Son image adéquate ou substantielle, Son Verbe, Son Fils. De Leur regard mutuel naît Leur amour : et nous disons que, amour substantiel de L'un et de L'autre, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils : de cette trinité de personnes résulte Dieu, unité parfaite, complète, indivisible. De même dans toute la création, émanation, manifestation de cette trinité première.

Voyez d'abord dans l'ordre intellectuel. L'âme humaine vous offre trois facultés distinctes : la mémoire, l'intelligence, l'amour ou la volonté ; et l'âme humaine et chacune de ses facultés est le résultat d'une trinité.

Premièrement, Dieu, la vérité, principe informant ; secondement, en nous, la faculté de recevoir et de conserver la vérité ; troisièmement, union de la vérité avec cette faculté, - résultat : mémoire.

Dieu ou la vérité, faculté de connaître, union de l'une et de l'autre, - intelligence.

Dieu ou le bien, faculté d'aimer, union de l'une et de l'autre, - amour.

De la mémoire, réservoir de la vérité ou de l'être, naît notre intelligence ou notre verbe ; de leur regard mutuel, l'amour. Point ici de division, de séparation, de dualisme : tout est unité et trinité.

Descendons plus avant : âme humaine, corps humain ; union de l'un et de l'autre, - homme.

Dans l'ordre religieux : âme humaine et corps humain, Verbe divin ; union de l'un et de l'autre, - Jésus-Christ.

Jésus-Christ, genre humain, union de l'un et de l'autre, - homme régénéré.

Vérité surnaturelle, faculté de connaître ; union de l'un et de l'autre, - foi.

Dieu surnaturel, faculté d'aimer ; union de l'un et de l'autre, - charité.

Dans l'Eglise : forme, principe informant ou papauté, épiscopat ; union de l'un et de l'autre, - fidèles, par conséquent Eglise.

Dans l'ordre politique : pouvoir, ministre ; union de l'un et de l'autre, - État.

Eglise, État ; union de l'un et de l'autre, - société politique chrétienne.

Dans l'ordre domestique : père, mère ; union de l'un et de l'autre, - enfant, famille.

Dans la création inférieure ; principe informant ou forme, matière ; union de l'un et de l'autre, - être spécial organique ou inorganique.

Ainsi dans l'œuvre divine, la trinité partout, **LE DUALISME NULLE PART** : principe de vie, la trinité seule est féconde, le dualisme infécond. Résultat de la trinité : unité réelle, indivisible, permanente.

Et maintenant, de ce fait universel, quelles sont les conséquences et les applications dans l'enseignement de la philosophie ? En voici quelques-unes formulées en axiomes :

1° *La pluralité des principes CONSTITUTIFS dans un être quelconque, n'empêche pas qu'il ne soit réellement UN.*

Ainsi, quoique dans les différents exemples cités plus haut, on trouve plusieurs principes constitutifs, comme dans l'âme humaine, la mémoire, l'intelligence, l'amour, l'âme humaine n'en est pas moins réellement et nécessairement *une*. Qu'est-ce à dire, sinon que, dans aucune hypothèse, on ne peut, sans la dé-

guerre de l'homme le plus prodigieux des temps modernes. Pour s'exciter à la lutte gigantesque qu'il avait entreprise contre le paganisme indien, François Xavier se contentait de prononcer ce mot admirable : **O sanctissima Trinitas**. Alors un feu divin s'emparait de lui, sa poitrine se soulevait, des larmes coulaient de ses yeux étincelants, il s'élançait vers des inconnus, renversait les idoles, semait les prodiges, rétablissait partout l'image défigurée de la très sainte Trinité ; et ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni les hommes, ni l'enfer ne pouvaient l'arrêter, ou refroidir son zèle à rétablir partout l'image altérée de la Trinité.

Je Vous bénis, Père, seigneur du ciel et de la terre, de ce que Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. Matthieu, xi, 25.

truire, distraire aucun de ses éléments ; que, pour en raisonner avec justesse, il faut nécessairement tenir compte de tous ?

2° Dans les êtres créés les principes constitutifs ne sont pas égaux entre eux, et, ne concourent pas de la même manière à la formation ni aux opérations de l'être qui résulte de leur union.

En effet, parmi ces principes, il en est nécessairement un qui représente Dieu, la puissance radicale, et qui en fait les fonctions : c'est la forme ou le principe informant, cause première et déterminante de l'être. Ainsi le principe le plus fort concourt *activement*, le plus faible *passivement*, à produire l'effet. Par exemple, la vérité en se communiquant, et la faculté de connaître en recevant la vérité par la foi, concourent la première *activement*, la seconde *passivement*, à la formation de l'intelligence humaine. Il en est de même dans tout le reste. On se tromperait si, en conséquence de ce que nous venons de dire, on déniait au principe passif toute influence réelle sur la production de l'être. Ce principe est passif dans ce sens seulement qu'il est dépendant du principe plus fort, et qu'il subit son action.

3° Le principe actif, la forme, le principe informant ne tire ni sa force ni sa règle d'action du principe passif, du ministre ou de la matière, mais bien le ministre ou la matière de la puissance ou de la forme.

Il résulte de là que le principe plus faible ne peut résister activement au principe plus fort ; la matière à la forme, la faculté de connaître à la vérité ; autrement il en résulterait un anéantissement soudain ; mais il lui est donné de résister *passivement*, en opposant son inertie comme une limite à l'action exagérée du principe supérieur.

De ces principes résultent une foule de corollaires de la dernière importance ; en voici quelques-uns :

- dans l'ordre philosophique, on ne doit point séparer la *vérité naturelle*, par conséquent la foi naturelle de l'intelligence, autrement vous donnez lieu au *scepticisme* ;
- dans l'ordre religieux, la *vérité surnaturelle*, par conséquent la foi, de l'intelligence, autrement vous donnez lieu au *déisme* et à l'*indifférence* ;
- dans l'ordre religieux, la papauté, de l'épiscopat, autrement vous donnez lieu au *schisme* ;
- dans l'ordre social, le ministre, du pouvoir, autrement vous consacrez le *droit de révolte*, et vous donnez lieu à l'*anarchie* ou au *despotisme* ;
- dans la famille, le père, de la mère, autrement vous consacrez le *divorce* ;
- dans l'ordre physique, le principe informant de la matière, autrement vous tombez dans le *matérialisme*.

Déplorables erreurs ! pourquoi ravagez vous aujourd'hui la société ? qui vous a retirées de l'abîme ténébreux où le christianisme vous avait replongées ? Si vous le demandez à l'histoire, elle vous montrera **LU-THER. Père du dualisme moderne**, c'est lui, en effet, qui, posant le doute en principe, a le premier, dans le sein du christianisme, méconnu et proscrit la grande loi du monde, le principe fondamental de l'unité et de la trinité universelle. Bannie de l'ordre le plus élevé, l'ordre religieux, cette grande idée a cessé peu à peu d'être la base et l'objet de l'investigation dans les ordres inférieurs ; et le dualisme a envahi toutes les sciences¹.

C'est alors qu'au lieu des principes conservateurs de la sagesse chrétienne, on a commencé de proclamer ces étranges maximes renouvelées des païens, *que l'être résultant substantiellement de plusieurs principes n'est pas un d'une unité réelle, indivisible, et permanente ; mais seulement fictive et accidentelle ; qu'ainsi les principes constitutifs d'un être sont indépendants l'un de l'autre et peuvent être séparés légitimement et sans danger ; que leur union n'est que le résultat de certaines lois qui peuvent être modifiées ou même abrogées, que par conséquent ces principes constitutifs ont la même puissance et les mêmes droits.*

«De là, dit le P. Ventura, auquel nous empruntons quelques-unes de nos idées sur cette matière, de là, dans l'ordre philosophique, ces questions aussi dangereuses qu'absurdes : l'intelligence est-elle dans la vérité, ou la vérité dans l'intelligence ? Dans l'ordre religieux, la suprême puissance est-elle dans le souverain pontife, ou dans les évêques ? Dans l'ordre social, l'Eglise est-elle dans l'Etat, ou l'Etat dans l'Eglise ? Est-ce la nation qui est supérieure au roi, ou bien est-ce le roi qui est supérieur à la nation ?

¹ *Et revera, ex quo protestantismus, infando scelere, quod Deus conjunxerat separare et unitatem inter revelatam veritatem et intellectum negare, seu christianæ fidei naturam corrumpere ausus est ; unitatem quoque omnem inter humanam et divinam in Christo naturam, inter pontificem et episcopos, inter reges et optimates, inter maritum et uxorem, inter Statum et Ecclesiam, inter philosophiam et theologiam apud easdem gentes, et eodem tempore, abrogatam fuisse novimus... Errant ergo qui putant a protestantismo in Ecclesia dumtaxat, constitutum a Christo ordinem perturbatum fuisse ; cum protestantismus amplissimum atque immane divortium fuerit, quo omne compositum sive intellectuale, sive philosophicum, sive theologicum, sive sociale, sive politicum, sive scientificum, in duas partes scissum est; et partes ipsæ primum dissociatæ atque disjectæ denique penitus deletæ : quidquid enim est in se ipsum divisum desolabitur. De Meth. philosop., cviii.*

«De là encore, comme conséquence de l'union purement accidentelle des principes constitutifs des êtres, les enseignements suivants, que la vérité peut être séparée de l'entendement, le pape des évêques, le mari de la femme ; de là enfin ces prétendues lois pour régler et prévoir les cas de séparation entre toutes ces choses que Dieu avait indissolublement unies¹».

Ainsi, on le voit, l'oubli, la violation de la grande loi de l'unité et de la trinité, est la source fatale de toutes les erreurs et de tous les crimes qui désolent aujourd'hui la terre ; donc le maintien et l'observation fidèle de cette même loi a dû être et doit être encore la seule cause de toute vérité, de toute vertu et de tout progrès.

Cela posé, voici comment nous concevons un cours de philosophie : nous partons de l'enseignement du catéchisme, et nous disons aux jeunes gens : la première vérité que vous apprîtes à bégayer sur les genoux de vos mères est celle-ci : Il n'y qu'un seul Dieu en trois personnes, créateur de toutes choses. Eh bien ! cette vérité est la base de toute science. Cette unité et cette trinité divine étant le principe, le modèle et la loi de tout ce qui existe, en retrouver l'image dans l'homme, dans son corps et dans chacune de ses facultés ; dans l'ordre religieux ; dans l'ordre politique, civil et domestique ; dans la création matérielle, dans l'animal, dans la plante et jusque dans l'être inorganique ; en constater l'action nécessaire dans la formation de l'homme, de la société religieuse, politique, civile et domestique, et dans le monde des corps ; c'est-à-dire, montrer que tout ce qui est lui doit l'existence ; en un mot, chercher la Trinité, c'est-à-dire Dieu, dans Ses œuvres, et prouver Son action perpétuelle sur le monde : voilà le but de vos travaux. Vous faire en quelque sorte voir cette vérité que vous avez d'abord *crue*, c'est l'objet et la gloire de la philosophie. Voilà pour l'entendement: voici pour la volonté.

Mais là ne se borne point votre tâche. L'observation de cette grande loi de la trinité est la **source de toute perfection**, par conséquent la **base de la morale**. Tout est vérité dans l'ordre intellectuel, tout est charité dans l'ordre intellectuel, tout est charité dans l'ordre moral, tout est paix, harmonie, dans l'ordre religieux, politique, domestique, si cette grande loi de l'unité et de la trinité est fidèlement accomplie. Pourquoi ? Parce que **toutes choses sont bien quand elles sont dans l'ordre** ; or, elles sont dans l'ordre quand elles sont sous l'influence de la loi fondamentale de leur être. Si, au contraire cette **loi sainte** est méconnue, l'homme, la société, la famille, le monde n'est plus qu'une trinité brisée ; et tout est erreur, crime, désordre, guerre, malheur.

Puis donc que la **perfection** des créatures, images de Dieu, consiste dans leur **ressemblance avec leur modèle**, votre devoir est de maintenir, de perfectionner cette image en vous, en vos semblables, dans la société religieuse, politique, civile, domestique, aussi bien que dans les créatures inférieures dont vous devez procurer la fin, en les régissant dans la justice et l'équité ; vous devez la défendre contre ceux qui l'attaquent ; l'honorer devant ceux qui la méprisent, et vous devez **la défendre** ainsi **contre le dualisme**, en vous-même, dans votre âme, dans la religion, dans la société, dans la famille, regardant comme erroné, comme funeste tout ce qui tendrait à l'altérer. Ainsi, unité et trinité, type et loi de toutes choses, voilà le grand principe qu'il faut constater, qu'il faut défendre, qu'il faut développer à l'aide de la science : c'est là tout l'homme.

Jeunes gens, ce grand principe vous est une pierre de touche pour juger infailliblement toutes les théories philosophiques, politiques, religieuses, scientifiques. Tendent-elles au maintien ou à l'altération de la trinité dans ces différents ordres ? la réponse affirmative ou négative fixe toutes vos incertitudes, et, en réglant vos pensées, imprime la direction à votre volonté.

¹ *Hinc, sicut in ordine theologico quæri et constitui cœperunt leges commercii inter rationem et revelatam veritatem (systema de capessenda revelatione) ; inter Verbum et assumptam ab eo humanitatem (novus nos-torianismus) ; inter pontificem et episcopos (gallicanismus) ; inter theologiam et philosophiam, seu inter divinas et humanas disciplinas (leges universitariæ vel de publica instructione) ; inter maritum et uxorem (leges divortii) ; inter religionem et politicum imperium (concordata) ; certæ quædam commercii et relationum leges investigari, optari et sanciri cœptæ sunt ; commercii, inquam, leges priscis omnino ignotæ, eorumque princi-piis plane pugnantes : nullæ enim relationes, nulla ratio commercii concipi potest ubi duo principia ita sunt in-ter se substantialiter copulata, ut (divini Verbi persona excepta) neutrum eorum completum actum suum ha-beat, nisi quatenus alterum est alteri principio conjunctum, cum eoque unum efformat. De Meth. phil., c1.*

Et tandis que les anciens rapportaient aux principes constitutifs toutes les actions de l'être composé (*actio-nes sunt CONJUNCTI*), les modernes les attribuent à l'un ou à l'autre seulement de ces principes, rejetant l'au-tre comme inutile. Ainsi, les uns, donnent tout à la révélation, sans le concours de l'intellect : c'est le quaké-risme ; les autres, tout à la raison, sans le concours de la foi : c'est le protestantisme en religion, le rationa-lisme en philosophie ; les uns tout au mari, tout au roi : c'est le despotisme politique et domestique, etc.

Ce n'est pas tout encore : vous trouvez dans ce principe le moyen d'apprécier l'importance relative de chaque ordre, de chaque état, de chaque devoir, de chaque créature. En effet, toutes les trinités créées ne sont pas égales entre elles, c'est-à-dire ne représentent pas avec la même perfection la trinité créée : entre elles il y a véritable **hiérarchie**. Ainsi, après l'ange, l'homme est la première des trinités créées, et dans l'homme, c'est l'âme, vivante image, vraie ressemblance de la trinité divine. De là, comme conséquence pratique, l'estime et le soin que mérite chacune d'elles.

Voilà donc dans ce seul principe, avec le germe fécond de toutes les vérités, avec la base et la clef d'une explication universelle, avec le moyen de juger d'une grande hauteur tous les travaux de l'esprit et tous les actes du cœur humain, une **règle sûre de penser, de juger, d'estimer, d'aimer et d'agir, c'est-à-dire la véritable philosophie**.

Et nous le demandons : de bonne foi, en connaissez-vous une plus complète, plus élevée, plus capable d'agrandir l'âme et de nourrir le cœur ? En est-il de plus nécessaire aujourd'hui, de mieux appropriée aux besoins de l'époque ?

Entre les circonstances actuelles et l'état du monde à la naissance du christianisme, quelle analogie frappante ! Aujourd'hui, comme autrefois, **tout n'est-il pas Dieu, excepté Dieu Lui-même ?** Aujourd'hui, comme autrefois, le dualisme n'est-il pas partout ?

Dans l'ordre intellectuel, par le rationalisme ; dans l'ordre moral, par la révolte générale contre la loi divine ; dans l'ordre politique, par les théories de la souveraineté du peuple et du despotisme ; dans la famille, par le divorce ; dans les sciences, par le matérialisme, funeste séparation entre la création physique et la création spirituelle ? Or, dites-le, aux mêmes maux ne faut-il pas **les mêmes remèdes** ? Le principe d'unité et de trinité posé par le christianisme, soutenu, développé, appliqué par les Pères de l'Église, sauva le monde, lui seul peut encore le sauver aujourd'hui. Connaissez-vous un moyen plus efficace de ramener Dieu dans le monde ? Mais ici, point d'illusion, **jamais vous ne ramènerez, jamais vous ne ferez régner Dieu dans le monde, si vous renfermez Son auguste image dans le secret du sanctuaire, si vous ne montrez la trinité, c'est-à-dire Dieu, que dans l'ordre religieux, et non pas dans tout ce qui frappe incessamment les regards du savant et de l'ignorant, L'HOMME, LA SOCIÉTÉ, LA FAMILLE, LA NATURE ENTIÈRE**. Hors de là point de salut ; car, quel autre moyen de renouer la superbe alliance du ciel et de la terre, de faire servir plus magnifiquement la science à la foi, de ramener plus directement, plus infailliblement toutes les créatures et toutes les sciences au principe d'où elles émanent ?

Mais pour nous engager à la recherche de cette magnifique *inconnue*, **quels guides** prendrons-nous ? Quand l'étranger veut explorer une terre qu'il ne connaît point, il appelle à son secours les hommes qui ont parcouru glorieusement les mêmes régions. **Pères de l'Église**, immortels génies, que le monde ne connaît plus, que le monde dédaigne, c'est vous qui devez nous donner la main, nous tracer la route : guides fidèles, c'est vous que nous venons de nommer. Puisse votre philosophie devenir la nôtre ! Jeunes gens qui vous abreuvez à des citernes entrouvertes où ne peut tenir qu'une eau bourbeuse, nous vous en conjurons, de grâce venez boire à ces sources d'eau vive où s'éteindra tout à la fois la soif de votre intelligence et la soif de votre cœur. **Non, on ne sait rien, on ne comprend rien, on n'est pas digne du nom de philosophe, quand on ne connaît pas ces Maîtres-là**. Nous pouvons l'affirmer, tout ce qu'il y a de bon, de grand, de vrai dans les modernes, se trouve dans les Pères ; ils furent les sources, nous ne sommes que les ruisseaux ; apprenez à les connaître, et jugez.

TABLE DES MATIÈRES DU LIVRE DE MGR GAUME : DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION

AVANT-PROPOS	CHAP. XIII. Du romantisme
CHAP. I. Coup d'œil sur l'état actuel de la Société	CHAP. XIV. Caractères et tendance du romantisme
CHAP. II Considérations générales. - Définition de l'éducation. - Caractères qu'elle doit revêtir	CHAP. XV. Des livres classiques
CHAP. III - Caractère religieux	CHAP. XVI. Étude du monde physique
CHAP. IV. Suite du chapitre précédent	CHAP. XVII. Suite du chapitre précédent
CHAP. V. Caractère d'universalité	CHAP. XVIII. Des mathématiques
CHAP. VI. Nécessité d'étudier les langues : quelles langues il faut étudier	CHAP. XIX. De la philosophie - Partie historique - Époque de foi avant Jésus-Christ
CHAP. VII. Manière d'étudier les langues	CHAP. XX. Époque de doute avant Jésus-Christ
CHAP. VIII. Enseignement de la religion	CHAP. XXI. Époque de foi après Jésus-Christ
	CHAP. XXII. Époque de doute après Jésus-Christ

CHAP. IX. Suite du chapitre précédent	CHAP. XXIII. De la philosophie - Partie positive
CHAP. X. Enseignement de l'histoire	CHAP. XXIV. Suite du chapitre précédent
CHAP. XI. Suite du chapitre précédent	CHAP. XXV. De la vocation
CHAP. XII. Enseignement de la littérature	CHAP. XXVI. Résumé général. Conclusion



DESCARTES, PASCAL, FENELON, BOSSUET.

LE PÈRE AUBRY ET LA REFORME DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

par **MGR JUSTIN FEVRE**¹

Depuis seize siècles, la raison évoluait sous les auspices de la Foi, et préparait à la théologie de nouvelles splendeurs, lorsque parut **Descartes**. Luther l'avait précédé et Luther avait soumis à l'autocratie de la raison les vérités révélées. **Descartes, trouvant le libre-examen en possession, l'introduisit en philosophie par son doute méthodique, qui est tout simplement la traduction philosophique du protestantisme, le libre examen appliqué aux vérités naturelles, l'émancipation de l'esprit humain privé de tout guide dans la recherche de la vérité.** D'autres, à la suite, introduiront bientôt en politique la négation du droit de Dieu, de la royauté de Jésus-Christ, de l'union de l'Etat, de l'origine divine du pouvoir et de la société ; ils remplaceront toutes ces vérités et ces droits par le contrat social appliqué à l'ordre civil, politique et économique... et ce sera la Révolution. Grande hérésie, à laquelle aucune autre ne peut être comparée, tant sa marche a été savante, son enseignement plein de séduction, son extension formidable dans ses progrès. De nos jours, elle semble achever sa course, en entassant les unes sur les autres les dernières ruines de la chrétienté ; et en établissant derrière le rempart d'un ordre social antichrétien, le foyer de son enseignement, le dépôt de ses forces, le centre des combats qu'elle doit livrer à l'Eglise.

Or, cette logique terrible de la destruction, Descartes en a pris tous les principes. **Descartes est le Luther de la philosophie, et en théologie, c'est un Garibaldi avant la lettre, le ravageur des domaines de la science sacrée, sous des dehors cauteleux et sous des apparences de vaines réserves.** Il faut établir solidement cette affirmation.

Le système de Descartes comprend trois choses :

- 1° La séparation de la raison et de la Foi ;
- 2° la raison réduite à la déduction logique ;
- 3° le doute méthodique mis au point de départ de la raison déductive.

Avant de poser son système, Descartes, radical dans ses destructions, avait fait table rase. Le monde existe depuis six mille ans au moins, et, depuis six mille ans, il recherche la vérité ; depuis seize siècles, Jésus-Christ est venu au monde, et, pour l'assister dans la recherche de la vérité, Il lui a donné une lumière, l'Évangile, un guide, l'Eglise, un chef infaillible, le Pape. En présence de cette durée six fois millénaire des recherches des philosophes et de la possession historique du genre humain, en présence de l'Évangile, de l'Eglise et du Pape, Descartes se déclare sceptique ; il met cela de côté, pour tout faire reposer sur lui-même. La bouche en cœur, il vous atteste pieusement qu'avant lui, on n'a jamais eu ni certitude ni philosophie, ni science, faute d'avoir découvert sa méthode. Descartes couvre d'un immense mépris tout le passé et dédaigne particulièrement la Scolastique. Autant dire que la vérité est introuvable, car si on l'a cherchée jusque-là inutilement, c'est se dire incapable de la trouver. Prétention deux fois horrible, mais travers funeste, marque du peu de valeur d'une théorie, puis porte ouverte à cette contagion de mépris qui va souffler sur la France. Toujours calme, Descartes affiche la prétention de fonder, non pas une philosophie, mais la philosophie, jusque-là inconnue aux hommes. Innovation suspecte de **charlatanisme**, puis inauguration de cette manie moderne des chefs d'école, qui, tous, veulent tout renverser, pour bâtir chacun son petit système qu'on présente benoîtement comme la lumière des lumières, l'autorité des autorités : à elle seule, cette table rase suffit pour juger Descartes et toute sa lignée de **destructeurs** révolutionnaires ; il n'est pas nécessaire d'examiner leur œuvre ; il suffit de retourner contre eux la règle qu'ils ont faite ; mais l'examen des œuvres confirme bien ce jugement.

¹ Pages 32 à 44. Disponible aux Ed. Saint-Rémi, BP 79, 3341 0 Cadillac

Descartes brise la vieille union de la raison et de la Foi, et prépare ainsi la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'une fondée sur l'élément rationnel, l'autre ayant en propre le surnaturel. Je n'examinerai pas la question oiseuse de savoir si cette rupture est le fait de Descartes posant seulement une hypothèse ou le fait de ses disciples acceptant l'hypothèse comme principe. Il est incontestable que le divorce de la science et de la Foi n'a pas d'autre origine. Le nom de Descartes est le drapeau du **rationalisme** et le synonyme de **guerre, non seulement contre la scolastique, mais contre l'Église**. La raison est séparée de la Foi, elle devient étrangère au Credo et bientôt une puissance armée pour sa destruction ; or cette séparation, ne fut-elle qu'une abstraction philosophique, serait déjà un système faux et dangereux. **Faux** car l'union de la raison et de la Foi, l'association de leurs forces et de leurs ressources est le don de l'Évangile, une conquête précieuse à l'esprit humain, la gloire de la philosophie. La vérité n'a rien à gagner à cette séparation, et si Dieu nous a donné la Foi qui éclaire tout, ce n'est pas pour que nous éclairions tout en la répudiant. **Dangereux**, car il est funeste à l'homme de partager son esprit et ses pensées en deux : l'un voyant, l'autre ne voyant pas la lumière divine de la Foi : l'un raisonnant tout, d'après la vérité révélée qu'il connaît, l'autre ne raisonnant rien et ne connaissant même pas son existence, que par sa pensée. Mais cette séparation n'est pas et ne peut pas être une pure abstraction d'école, c'est une réalité, une division, un schisme placé à l'origine de nos connaissances, un antagonisme établi entre les puissances de l'âme, une guerre psychologique qui aura son contrecoup dans toutes les sphères de l'activité humaine. De cette séparation, il ne faut pas un grand effort pour aboutir à la formule : Le christianisme, voilà l'ennemi !

Je sais bien que Descartes a fait une réserve en faveur des vérités religieuses, et qu'il défend à la raison de toucher l'arche sainte. Mais cette exception insuffisante, qui met la Foi de côté, comme chose inutile à la raison, pouvait-elle rassurer l'Eglise ? D'abord la Foi n'est point et ne peut pas être une inutilité, et pour la raison moins que pour toute autre puissance. **La Foi n'est pas seulement utile, elle est nécessaire, et la violer, c'est un crime contre Dieu et contre soi-même : c'est l'outrage à la raison divine et le quasi suicide de la raison humaine**. En vain, vous m'assurez que la mise en réserve des vérités religieuses a pour but de les faire respecter. Votre illusion ressemble à celle des hommes politiques qui, bons chrétiens, en leur privé, et libéraux dans la vie publique, croient pouvoir se couper en deux et faire profession de principes contradictoires, sans avoir à craindre que l'indifférence ou l'athéisme de leur politique puissent gêner jamais leur conscience personnelle. Vous me rappelez encore ces gouvernements soi-disant honnêtes, mais libéraux, qui croient pouvoir contenir la révolution sans tarir sa source et maintenir l'ordre en certaines limites, malgré les assauts d'un radicalisme dont ils ne rejettent pas les principes révolutionnaires. La raison, dans cette hypothèse, reçoit l'ordre de rester dans son domaine philosophique ; mais on sait combien peu elle aime à garder cette consigne ; combien il lui est facile, en ébranlant les vérités rationnelles, d'ébranler du même coup les vérités de la Foi ; comment elle peut atteindre même directement certaines vérités qui appartiennent en même temps à l'ordre de raison et à l'ordre de Foi, comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. La raison, «une fois affranchie de toutes les opinions reçues auparavant en la créance», comme disait Descartes, c'est la raison qui peut donner carrière à tous ses goûts extravagants, s'aventurer au bout de tous les aléas et se briser sur tous les écueils. La raison si variée, c'est aujourd'hui Descartes, demain Malebranche, puis Spinoza ; c'est Locke, Condillac, Helvétius et tout le troupeau de cochons encyclopédiques ; c'est Kant, Fichte, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Nietzsche, Comte, Renan, Marx, Bakounine, tout le ramas des nihilistes. En séparant la raison de la Foi, Descartes a réellement comme Luther, ouvert le puits de l'abîme.

Luther, impie placé aux antipodes de Descartes, puisqu'il obligeait la raison à s'astreindre aux textes des divines Ecritures, Luther compare la raison séparée à un paysan ivre, monté sur un âne et à une lanterne qu'on éclaire en y mettant de la m... Le mot n'est pas propre, mais c'est le mot propre de Luther.

Descartes ne se contente par de séparer, de la Foi, la pauvre raison, il veut encore la dépouiller et la mutiler.

Dans son système, il faut répudier toute vérité, même certaine, découverte jusque-là ; il faut rejeter tout l'acquis de l'esprit humain comme un préjugé ou une entrave ; il faut éliminer non pas seulement les faits et les vérités de la révélation, mais tous les éléments venus du dehors, comme suspects de déranger les opérations de l'esprit ; il faut traiter comme absolument inconnu tout ce dont la négation n'implique pas la négation de la pensée, et ne s'arrêter, dans son travail de destruction, que devant la pensée même, comme étant le seul fait que le doute ne peut pas toucher. De là, vous repartez, sans autre guide que la raison individuelle ainsi dévalisée, pour reconstruire l'édifice de vos connaissances, selon les règles de la nécessité logique.

L'esprit ainsi dépouillé et mis nu comme ver, Descartes le mutiler. L'âme a de beaux élans, de magnifiques aspirations, dont l'objet ne lui apparaît pas toujours clairement, mais elle trouve en elle un procédé

d'induction et de recherches ascendantes qui l'amènent aux plus splendides conquêtes de la pensée. Le procédé inductif est, pour l'homme, le procédé ordinaire, le plus facile et le plus fécond, pour parvenir à la connaissance. Descartes le rejette ; il rejette en même temps ces belles lumières qui le sollicitent d'en haut et l'y appellent et les puissances naturelles qui veulent y monter. Vous figurez-vous l'esprit humain, entouré de ruines, n'ayant plus, à la base de l'édifice, que le phénomène de sa pensée, obligé de reconstruire, sans plan, sans indication d'aucune sorte, sans guide que son instinct confus, l'édifice démolé de la science ? «Vous le figurez-vous, demande le P. Aubry, non plus seulement dépouillé de la Foi, mais mutilé de ces grandes forces : **le simple bon sens, qui est encore plus essentiel à la philosophie que le raisonnement** en forme ne remplace pas ; les moyens extérieurs de perception, dont il naît armé ; l'observation morale et le sentiment intime ; l'intuition qui va souvent plus vite et plus sûrement que tout le reste. Le voyez-vous condamné au syllogisme perpétuel sans repos, perché dans cette méditation aride et désespérante, qui déduit, qui déduit toujours, qui n'admet rien, sinon ce qui sort de la fontaine déductive, qui tire ses syllogismes l'un de l'autre, jusqu'à extinction ; enfin, entreprenant d'échelonner, comme une série de chiffres, au moyen de cette logique étroite et fragile, la filière de raisonnements qui doit composer, toute sur une seule ligne, la chaîne des sciences ? Philosophie algébrique, sans horizon, sans charmes, sans essor, exposée d'abord à dessécher l'esprit, en faisant de lui une machine à calculs et en tarissant les plus nobles facultés ; ensuite à faire fausse route pour peu qu'un grain de poussière entre dans l'engrenage de ses syllogismes et produise, dans leur fonctionnement, cette multiplication d'erreurs, qu'une erreur de quelques centimes produit quelquefois dans les comptes compliqués. La philosophie doit raisonner et déduire, mais elle n'est pas une science exacte, dans le sens restreint de ce mot, il y a chez elle autre chose qu'une somme de vérités mathématiques en une suite de déductions en forme¹ ?

Nos grands docteurs étaient sans doute des hommes de raisonnement ; ils savaient user du syllogisme, mais sans dévaliser la raison, sans la mutiler, sans la réduire à l'état de puissance nue. Avant tout, ils savaient user du bon sens et non pas se réduire à ces extrémités infirmes, où le paralogisme est un état et le sophisme un motif présumé d'orgueil. Descartes lui-même s'est démenti ; ses livres ne sont pas si argumentateurs qu'il le prétend, et il chevauche souvent sur des montures qu'il a mises à la réforme. Contradiction à part, la seule raison déductive ne suffit pas à un si gros travail. Après avoir fait table rase, il n'est pas si facile qu'on le suppose, sans autre guide que soi-même, de retrouver, par le seul raisonnement, toutes les vérités pour les établir ; il n'est pas si facile de retrouver son chemin, d'éviter les précipices et de marcher droit sans se laisser prendre à aucune déduction. Et si la raison, au bout d'un syllogisme, s'avisait de prétendre qu'il n'y a ni Dieu, ni âme, ni institutions, ni Eglise, comment pourrions-nous la détromper ? Du moment qu'elle n'a de guide qu'elle-même, en cas d'erreur, je ne vois pas moyen de la ramener à résipiscence. L'erreur, l'esprit humain étant donné seul, est fatale et la correction impossible.

Descartes avait prévu le péril, et pour n'en pas encourir la responsabilité, il n'admet comme disciples que les intelligences supérieures, il bannit de son troupeau les gens incapables de "mettre ordre en leurs pensées". Cette précaution excuse d'abord l'insuffisance du système, bon seulement pour les hommes d'élite, dit-on ; ensuite, elle ne l'excuse pas d'imprudence. Les intelligences fortes, sont toujours faibles par quelque endroit, et les intelligences faibles ne renoncent pas du tout à manier les armes des forts. Existât-il une catégorie à part d'intelligences, capables de philosopher, aucune figure ne permet de les reconnaître ; et quand encore on pourrait délimiter la frontière qui nous sépare du commun, il serait impossible de la faire respecter. Les plus infirmes sont les plus présomptueux ; les plus aveugles affichent le plus d'audace. Ah ! l'Eglise est plus simple, plus sage ; elle n'admet pas ces divisions de castes et ces méthodes de privilèges ; à la vérité, elle n'appelle pas tout le monde à la haute science, mais elle ne l'interdit à personne : *Unicuique secundum mensuram donationis Christi* (Eph., IV, 7).

Le pire, c'est que Descartes met, à la base de son système, **le doute**. A son école, l'édifice de nos connaissances doit reposer sur la raison personnelle, comme la religion, à l'école de Luther, doit reposer sur le libre examen. L'esprit humain, cette lumière si fragile et si tardive, que les enfants ne possèdent qu'en rudiment, que perdent beaucoup de vieillards, qui est fautive au faible trop souvent chez les adultes, qu'on ne voit briller avec éclat que par exception, voilà la pierre fondamentale de l'édifice. Sur cette pierre, on répand un acide ; à cette racine on attache un ver rongeur : le doute. Il est difficile de multiplier davantage les causes de perdition.

Je ne demande pas à Descartes comment, ce doute posé, il peut en sortir ; je ne lui demande pas comment, au lieu d'affirmer sa pensée comme cause de tout, il ne doute pas de sa pensée, comme d'une vision fugitive ; pourquoi il ne la confond pas avec le rêve ; ni, par quel artifice, à supposer qu'il se convainque, il

¹ *Essai sur la méthode des Études Ecclésiastiques* t. 1, p. 66.

peut relier, avec certitude, la pensée aux réalités du monde extérieur. Je le vois perdu dans ses pensées, assailli par les lumières qui montent de tous les abîmes, incertain sur la voie à suivre, peu capable de s'orienter dans le désert où il a tout détruit. **«Avec la raison seule, dit saint Thomas, un petit nombre, par beaucoup de travail et AVEC GRAND DANGER D'ERREUR, peuvent parvenir à la plénitude de la raison»**. Que sera-ce si le Minotaure du doute s'élève de l'océan tumultueux des pensées humaines et poursuit, à travers les flots de la pensée, la vérité et la justice ?

Sans vous embarrasser ici dans les discussions philosophiques n'est-il pas vrai que le doute est une **maladie mortelle**, et, si elle laisse quelque force, n'en fera-t-elle pas une **arme terrible** ? Dans l'esprit humain, affaibli et troublé par la prévarication, le doute est un poison qu'on ne verse pas impunément ; une fois bu, il travaille d'une manière latente et continue, rien ne peut l'arrêter. Introduire dans l'éducation de l'homme, et à la base, ce venin corrosif ; faire boire à l'esprit humain cette liqueur empoisonnée ; jeter dans le milieu inflammable de la société cette étincelle et prétendre qu'on évitera l'empoisonnement et l'incendie, cela est impossible. L'esprit humain est logique et le poison est insinuant. Le doute est plus dangereux que la négation. Une fois admis, il s'attache à nos facultés comme un second péché originel, il vicie leurs opérations et pousse les âmes vers le scepticisme, que le christianisme avait tué depuis seize siècles. Descartes l'exhume du cimetière de l'oubli et le préconise comme le premier principe de la restauration intellectuelle. C'est le branle-bas de la révolution.

Fénelon prétend que le doute de Descartes se retrouve dans saint Augustin ; d'autres croient l'avoir vu dans saint Anselme et plus certainement dans saint Thomas. C'est une grande erreur. Pour établir la vérité avec clarté et certitude, les Pères ont admis quelquefois, par hypothèse, un doute fictif ; mais ils n'en faisaient ni un principe ni un système. D'abord, ils affirmaient hautement l'autorité du Dieu révélateur ; ils prouvaient fortement sa certitude ; puis, par manière d'argument *ad hominem*, ils allaient chercher l'adversaire sur le terrain rationnel, et s'efforçaient de le vaincre par les forces de la raison ; après quoi, ils rentraient sur le terrain de la Foi. Le doute, chez eux, était un argument secondaire, non la base des travaux de l'esprit. Depuis, les scolastiques commencent leur exposition, par l'objection ; mais personne ne se trompe à cette forme dubitative : c'est de pure forme, **le fond est affirmatif**, *tanquam potestatem habens*. Entre les Pères, les Scolastiques et Descartes, il y a un abîme.

Le doute méthodique de Descartes est le principe premier de la science ; il est une loi de la pensée ; il doit donc devenir une **habitude d'esprit**, et, par la force des choses, bientôt une **passion**. Le propre de la passion est de dévorer. Une fois lâchée, cette furie ne s'arrêtera plus. Le doute méthodique devient le doute réel, le doute radical, le doute violemment destructeur, et il ne faut pas être un grand logicien pour déduire du *Cogito, ergo sum*, toutes les horreurs de la spéculation et de l'action.

En résumé, **le système de Descartes est absurde et contre nature ; il est antiphilosophique et anti-chrétien ; c'est le principe du retour aux confusions et aux mauvaises mœurs du paganisme**. Et pourtant, le second fondateur de Saint-Sulpice, Emery, a publié le *Christianisme de Descartes* ; il fait, du philosophe, un des grands hommes, presque un Père de l'Eglise. Que Descartes ait été chrétien en son privé, je le crois ; qu'il ait cru l'être dans sa philosophie, c'est possible ; mais qu'il l'ait été, non. Descartes a défendu la religion comme elle ne doit pas l'être ; il l'a défendue, comme on la défend pour la **trahir**. Descartes ne doit pas figurer dans le cortège des grands hommes qui font honneur à l'Eglise ; dans son passage à travers les temps, Descartes est l'un des grands **hérésiarques** des temps modernes ; sa place définitive est entre Luther et Pascal ; il est le **précurseur du gallicanisme et de la Révolution**.

Blaise Pascal est, comme Descartes, un esprit d'une immense portée, mais faible sur le principe. **Descartes exalte la raison, Pascal l'anéantit**. Tandis que Descartes, procédant par le doute, représente le travail d'émancipation rationaliste ; Pascal, plus chrétien de fait, mais plus **hérétique** de tendance, représente le travail de rétrécissement, d'aveuglement et d'empoisonnement de l'étude des vérités révélées. Lui, si bien fait pour comprendre largement et décrire puissamment les harmonies de la raison et de la Foi, il déclare que toute la philosophie ne vaut pas un quart d'heure de peine ; il dit que pour croire il faut s'abêtir ; il enferme l'esprit humain dans cette maxime subversive de la Foi : *Croire parce que c'est le plus sûr*. C'est le *Credo quia absurdum* de saint Augustin, mais dans un sens faux et sot, qu'on nous jette souvent à la face et qu'il autorise à nous attribuer. Toute la philosophie consiste à fermer les yeux et à se précipiter, les yeux fermés, dans le gouffre. **La théologie n'est plus la Foi humble, mais confiante, dans un mystère inexplicable, mais prouvé** ; c'est l'ignorance érigée en principe, c'est la Foi aveugle, rejetant toute explication et fuyant l'intelligence. L'esprit humain est parqué dans la formule du dogme, avec défense d'en sortir. Autrefois, on parlait des lumières de la Foi ; maintenant on parle des ténèbres de la Foi, mots étranges, qui couvrent une des erreurs les plus détestables et les plus injurieuses à Dieu. J'en demande bien pardon à ces

novateurs : il n'y a pas de ténèbres dans l'Évangile. La Révélation que Dieu nous a faite n'est pas une Apocalypse ; elle n'a pas, pour but d'ajouter à notre ignorance, mais de la diminuer. Dieu ne nous a sans doute pas tout révélé : le Ciel a ses réserves ; mais s'il nous humilie en gardant des secrets, Il nous console en nous révélant les mystères, et le mystère lui-même est une source de lumière.

Chose curieuse ! Les scolastiques qui imposaient un frein à la raison et la soumettaient à l'autorité, ont fait un grand usage de la raison. A partir de Descartes, soit qu'on l'exalte, soit qu'on la déprécie, par une alliance inexplicable entre Pascal et Descartes, on ne lui donne plus raison ; on la rend stérile, même en philosophie, sous prétexte que le dogme est mystérieux et que le mérite consiste à croire sans comprendre ; on ne cherche plus à éclairer sa Foi, en étudiant les raisons et la structure intérieure du dogme, ses harmonies avec l'ordre naturel, ses rapports avec l'ordre surnaturel. Le théologien constate le fait de la révélation, prouve l'existence du dogme, repousse les objections capables d'effrayer la Foi ; mais s'interdit toute contemplation comme incompatible avec la nature du mystère.

Adieu, cette alliance féconde de la raison et de la Foi, qui, réunissait en un seul faisceau la double lumière de la sagesse divine et de la sagesse humaine. Adieu, ce travail si grand, si pieux, qui appliquait toutes les facultés de l'âme à la recherche des raisons divines du dogme. Adieu, ce don et ce besoin d'aller toujours au fond de l'idée dogmatique, qui est le don même de l'intelligence. Adieu, cette méditation savante qui descendait au fond des mystères. Adieu, ce bel épanouissement de la science qui, débarrassée des formules et des définitions, s'épanchait en suaves prières et s'ouvrait en fleurs mystiques. Adieu, ce splendide symbolisme qui, étudiant les paroles de Dieu dans la Révélation, ses œuvres dans le monde, sa marche dans la vie des hommes, ses desseins dans l'histoire, voyait partout une expression des choses divines, une traduction du plan de Dieu. Désormais, il n'y a plus ni intuition, ni contemplation, ni symbolisme ; la théologie est un recueil de définitions et de notes qu'il faut prendre telles quelles ; la Révélation est une formule qui nous a été imposée sèchement, qu'il faut accepter sèchement et sans commentaires. Le salut est à ce prix. Descartes et Pascal ont tous deux corrompu et falsifié la notion de la Foi : Descartes par défaut, Pascal par excès, non par excès de Foi, mais par excès de défiance envers la raison, comme Descartes avait péché par excès de confiance. Tous deux ont travaillé, sans le savoir et sans le vouloir, à inaugurer cet état intellectuel dont nous sommes les victimes. Tous deux ont préparé la déchristianisation, par l'intelligence, et voilà de quoi nous avons à revenir... ou nous en mourrons.

Ce qui étonne, ce qui confond l'intelligence, c'est que le clergé français, pendant plus de deux siècles, ait ouvert à ces hommes les portes de l'enseignement ; qu'il se soit pour ainsi dire livré pieds et poings liés, à Descartes dont le Saint-Siège a condamné l'esprit et les principes ; qu'il ait fait entrer ses idées et sa méthode dans le sanctuaire des études sacerdotales, à la place des idées des saints Pères et des grands docteurs du Moyen Âge. N'était-ce pas encourager l'auteur du *Discours de la Méthode* dans la démolition de la philosophie chrétienne qu'on a tant vilipendée, les uns par légèreté, faute de la connaître, les autres, par malice, parce qu'ils comprenaient trop bien que c'était la vraie philosophie ?

Après Descartes et Pascal, il faut se prendre à **Bossuet**. Ce n'est pas sans crainte ; mais quelque grand que soit un homme, s'il a péché contre Dieu et contre Son Eglise, le respect qu'on doit à son génie n'empêche pas d'en réprover les erreurs. Bossuet est grand, cela est hors de doute ; ce n'est pas seulement le premier des écrivains français, c'est un docteur, un évêque, un écho des prophètes, un porteur de toutes les majestés sacerdotales. Je ne me pardonnerais pas d'être injuste envers un tel homme. Je l'ai écouté comme un Père de l'Église ; je l'ai admiré comme un héros de Corneille, et, à l'âge où me voilà parvenu, j'ai encore à me défendre contre son charme. Faut-il le dire ? Le Bossuet des *Sermons*, le Bossuet de *l'Histoire des variations*, le Bossuet du *Discours sur l'Histoire universelle*, le grand Bossuet n'est pas en cause ici. Mais ce serait manquer à l'honneur et à la vérité, que de ne pas confesser les torts de ce grand homme.

Le lendemain du jour où il avait reçu gratuitement du Saint-Siège les bulles d'évêque, lui, le dictateur du savoir et de l'éloquence, il se fait le complaisant d'un **despote sacrilège** et le secrétaire d'un conciliabule d'évêques courtisans. Ce n'est plus Rome qui gouverne l'Église ; c'est Saint-Germain-en-Laye. Louis XIV est infailible ; Bossuet est infailible ; Innocent XI ne l'est pas ; c'est un pauvre vieillard qui ne sait plus bien ce qu'il fait, et si on le complimente sur ses vertus, on regrette de ne pouvoir le complimenter sur ses lumières. Si un évêque faisait aujourd'hui ce qu'a fait Bossuet, les impies eux-mêmes en seraient frappés de stupéfaction. Le monde alors se leva pour la défense du Saint-Siège, et le bon sens de Louis XIV l'emporta sur la servilité des évêques.

Bossuet, le reste de sa vie, s'occupa de justifier ce que Rome avait condamné, de frapper ce qu'elle ne condamnait pas, de recondamner ce qui avait été déjà condamné par le Saint-Siège, comme si son ana-

thème avait besoin, pour valoir, d'être confirmé par quelques évêques des environs de Paris. Bossuet délibéra par écrit avec le roi pour savoir s'il ne fallait pas brûler en place de Grève l'ouvrage d'un évêque honoré de deux brefs de pape. Bossuet a préparé ces malheurs par son silence en chaire, en face des premiers adultères de Louis XIV, et par son enseignement au Dauphin, tout rempli de flatteries pour le roi, tout semé d'aigreurs contre les papes. Bossuet, jusqu'à la mort, a tenu à ses aberrations, en approuvant des doctrines et surtout en propageant des tendances, que va atteindre la plus solennelle condamnation du Saint-Siège. Tout le poids à peu près de la bulle *Unigenitus* porte sur Bossuet. Ses œuvres posthumes alimenteront l'opposition contre l'Eglise. La *Défense de la Déclaration* réjouira toute l'Europe de la régence. Bossuet n'a pas su comprendre que le droit de l'Eglise, non moins que sa grâce, a christianisé l'Europe, établi le respect de la propriété, du mariage, de la famille et de la religion. Si nous valons quelque chose, il n'est pas douteux que nous le devons à la correction par le pape de notre enfance sociale. Bossuet le contredit et relève le type augustal des Césars.

Descartes et Pascal avaient altéré l'harmonie de la raison et de la Foi, Bossuet a **rompu l'accord entre l'Etat et l'Eglise** ; les premiers avaient mis le désordre dans les écoles, le dernier l'a mis dans les institutions. Pendant tout le XVIII^e siècle, on ne verra plus de Bossuet que le **gallicanisme**, je veux dire **la révolte**. Les royaumes catholiques se soulèveront les uns après les autres sous son drapeau ; et le synode de Pistoie édifiera, sur ses doctrines, le premier dessein de la *Constitution civile du clergé*. Pour en découvrir tout le venin, il faudra voir fermer tous les temples du Dieu vivant, et ouvrir tous les antres de l'ordure et du crime. Plus tard, il faudra que la religion soit rétablie en France sur les débris des quatre articles de 1682, pour montrer qu'ils l'avaient renversée. Mais ils renaîtront avec les luttes contre elle ; ils seront toujours mis en avant par la politique malveillante ou impie. Aujourd'hui, quand on veut outrager Rome à Paris, à Berlin, à Saint Pétersbourg ou à Rio-Janeiro, c'est au nom de Bossuet qu'on l'outrage. Tout soufflet sur la joue de l'Eglise s'appelle Bossuet. Voilà, de quoi aucun catholique honnête ne peut le louer ; voilà de quoi tout bon Français doit le plaindre.

Descartes, Pascal et Bossuet, voilà trois grands hommes dont l'influence funeste a fait dévier l'enseignement théologique de nos écoles.

Pour clore dignement cet article, il faut étudier par quelle série de dégradations ces hommes ont réduit la France à mourir de faim : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*.

Le premier point à noter, c'est que toutes ces nouvelles méthodes sont **des méthodes de combat, des armes pour la polémique. Ce n'est plus la Foi qui cherche l'intelligence, c'est la Foi qui saisit le bouclier et l'épée, pour se défendre contre l'assaut du protestantisme.**

Le protestantisme avait nié les bases historiques du Christianisme. Impuissant à attaquer l'Eglise sur le terrain de la doctrine, il avait présumé pouvoir la vaincre sur le terrain de **l'histoire**. Pour lui répondre, il fallait le suivre dans la lice choisie par l'adversaire, et montrer que l'Évangile ne se justifie pas seulement par la philosophie et la théologie, mais que **les faits aussi lui rendent hommage**. Ce fut donc, pendant deux siècles, le principal souci des docteurs d'approfondir la théologie positive et de compléter, par les raisons externes, l'étude intérieure du dogme. L'enquête historique, que les hérétiques avaient demandée, tourna contre eux. Un précieux élément de démonstration, réservé par la Providence pour des temps agités, fut mis en pleine lumière. L'argument de tradition prit toute son extension et recouvra, toute sa valeur. Ce nouveau progrès ne put s'accomplir qu'à deux conditions. En fouillant l'antiquité chrétienne avec une intention malveillante, les novateurs avaient invoqué les faits à l'appui de leur conspiration : il fallait, par une sévère critique, montrer que les faits n'autorisaient pas les allégations fausses et rendaient à la vérité un décisif témoignage. Ensuite les novateurs s'étaient mis en grands frais de subtilités, pour entamer les arguments des défenseurs de l'Eglise : il fallait, pour leur répondre victorieusement, limer l'expression, préciser la formule, incruster le dogme dans un style de fer, inaccessible à l'équivoque, imperméable à l'objection. Ce double travail reçut son couronnement dans les **admirables décrets du concile de Trente**.

Le grand tort de Descartes, de Pascal et de Bossuet n'est pas d'avoir maintenu la théologie dans ces justes voies mais d'avoir **abandonné la méthode contemplative de la scolastique**, pour confiner les écoles dans les thèses de combat.

Cette confusion néfaste se traduit théoriquement par **le mépris et la haine de la scolastique**, pratiquement par l'abandon des grands docteurs, de leurs livres et de leurs méthodes. Les grands littérateurs, du XVII^e siècle méprisèrent tous les maîtres de la science théologique. Une assemblée du temps frappa Suarez et Cornelius à Lapede, Bossuet, qui goûte saint Augustin et saint Thomas, censure amèrement de Lugo et,

plusieurs scolastiques éminents ; avec l'école théologique de Paris, il lui préfère Gerson, Pierre d'Ailly et Henri de Gand ; et il ne trouve pas de plus grand éloge à faire de Nicolas Cornet que de le comparer à ces trois théologiens. A l'assemblée de 1700, l'évêque de Meaux condamne mollement le jansénisme ; pour attaquer l'infailibilité dans les faits dogmatiques, il justifie des auteurs blâmables ; en retour, sous le nom de casuistes, il condamne Molina, Suarez, Lugo, Lessius, Cornelius à Lapede et plusieurs autres de grand renom dans l'enseignement. On est peiné d'entendre ce prélat s'exprimer, ainsi sur des hommes dont le temps et l'usage des écoles ont prouvé la valeur. **Ce mépris de la scolastique est le signe d'une REVOLUTION intellectuelle.**

La polémique admise, non pas comme exercice ou comme devoir d'occasion, mais comme méthode permanente, c'est une autre révolution. Le théologien qui réfute, porte en lui toutes les dissipations intérieures ; il peut habiter une solitude, il n'a pas l'esprit en paix ; il est obligé de descendre de la montagne de la vision pour se mesurer dans la plaine avec un philistin. L'erreur, pour n'être pas écrasée par l'éclat de la vérité, la voile, la rapetisse, l'envisage par ses petits côtés ; pour la combattre, le théologien est obligé de s'astreindre à ses petites habitudes et doit craindre, en les subissant comme nécessités, de les accepter comme habitudes. Une fois sur cette pente, on se laisse aller aux objections, aux habitudes de chicanes intellectuelles. Cette défense extérieure empêche de se nourrir profondément de la vérité. Sans doute on ne réfute bien qu'avec science ; mais, dans ces pugilats de l'esprit, on prévaut moins facilement par la doctrine élevée que par les procédés inférieurs, les personnalités, l'ironie, le trait. Il y a là un danger certain. D'abord, ce n'est plus la méthode propre de la théologie, ni le premier besoin de l'Eglise. L'Eglise n'est pas argumentatrice de sa nature ; sa mission est étrangère à toute idée contentieuse. Son devoir est bien de combattre l'erreur, mais en pénétrant les peuples des grâces de l'Évangile. Or, la Foi est une croyance par amour, et l'amour ne dispute pas. Pour rester dans son rôle, le théologien doit se préoccuper d'abord de l'œuvre du ministère, de l'édification du corps du Christ, comme dit l'Apôtre et non se trop préoccuper des attaques du dehors. Ce procédé, plus conforme à la dignité de la théologie, est aussi plus propre à toucher les âmes. La théologie n'a donc rien de mieux à faire que d'exposer la vérité catholique dans la majestueuse ampleur de son unité et dans l'admirable variété de ses détails. Quant aux mille formes imaginables du faux, s'il est bon de les démasquer, il est aussi habile de leur laisser le soin de se détruire. L'enseignement classique, matière de l'éducation sacerdotale, a donc plus à préparer le prêtre au ministère consolant de la vérité qu'à la lutte contre l'erreur. Pour la lutte contre l'erreur, le plus fort, c'est encore l'homme de doctrine. A tous les points de vue donc, le labeur premier du sacerdoce est de réserver, à la vérité, le meilleur de son étude, à l'exclusion même de toute controverse, dont le souci prendra toujours assez de place dans la vie. L'expérience de nos revers devrait, au besoin, nous confirmer dans ces convictions. LA VICTOIRE QUI DOIT TRIOMPHER DU MONDE, C'EST LA FOI. Au lieu de se tenir à ses principes, les modernes docteurs multiplient les systèmes pour défendre la Foi.

Au lieu de tenir à la possession séculaire, d'arguer de son droit divin et de verser, sur d'obscurs blasphémateurs, des torrents de lumière, ils acceptent, au moins par hypothèse, l'accusation et se réduisent au rôle d'avocats. Leurs systèmes de défense peuvent se ramener à quatre chefs.

La première de leur invention, c'est de présenter la Foi comme une déduction de la raison et de montrer le christianisme comme un progrès naturel de la philosophie. **On flatte l'orgueil, pour obtenir la soumission ; dans la réalité, on exalte la raison au lieu de la fortifier par la Foi.** Parmi les grands hommes du XVII^e siècle, avec leur christianisme raisonnable, il y en a peu sans reproches graves, même sous le rapport de la science. **Le faux est installé partout** : gallicanisme, jansénisme, quiétisme, rationalisme, déisme, athéisme, scepticisme, panthéisme, paganisme. Rien d'étonnant que ce grand siècle ait enfanté si vite la pourriture du siècle suivant et préparé de loin les destructions révolutionnaires ; la raison engendrant la Foi, n'a produit que des **convictions nulles** ; les erreurs ruinent l'esprit théologique, énervent le sang qui avait couru dans les veines de la France et formé son fier tempérament.

Le second procédé d'innovation, c'est la pente aux **concessions de principes**. Entre la doctrine et l'objection, il n'y a pas de certitude acquise, pas de fixité dans les esprits, mais le **doute**. La déduction, par le circuit de ses raisonnements, n'est pas tellement évidente, qu'elle aboutisse dans tous les esprits, à des conclusions identiques. C'est le règne des manières de voir. De là, anarchie des idées et désarroi des intelligences. Pour se faire une mine de personnage, on vient à **la diminution de la vérité**, par bonne grâce, dit-on. Les concessions réciproques sont la marque du savoir-vivre et... l'écueil de la conscience.

Le troisième procédé, c'est de plaider, pour l'Église, **les circonstances atténuantes**. On rougit de son passé, on regrette son intransigeance et ses salutaires rigueurs, on veut **l'accommoder au siècle**. Pour emboîter le pas du progrès moderne, il faut se débarrasser des principes de la stricte orthodoxie. De là ces

abandons, ces reculs, ces justifications par un faux supposé, qui font passer des **monstruosités à l'état d'axiomes**. Bossuet, Fénelon et tant d'autres ont fait fléchir les vieilles maximes et l'on est venu à prendre en pitié les siècles les plus chrétiens de l'histoire. Le système de Descartes est la théorie qui colore, d'un faux vernis, toutes ces trahisons.

La dernière conséquence du système, c'est **l'affaiblissement de l'autorité doctrinale de l'Église, nation essentielle dans l'ordre de Foi**. Descartes n'admet comme certaine que sa propre pensée ; l'Église impose une somme de vérités qui n'admettent pas de doute ; son autorité forme donc obstacle. On ne la rejette pas délibérément, mais on la laisse à l'écart. L'autorité de son enseignement est remplacée par une série de petits raisonnements, sans lien logique, sans unité, sans force, parce qu'ils ne reposent pas en dernière analyse, sur l'autorité de l'Église enseignante.

La méthode scolastique écartée, la polémique admise comme règle permanente, ces divers systèmes d'apologie inventés pour les besoins de la cause, on est arrivé à ce type d'étude que je dénonce comme une cause de **ruine pour l'intelligence sacerdotale** et un élément de **décomposition pour notre malheureuse patrie**.

On a coupé la grande doctrine de l'Église en sept ou huit gros morceaux ; on a découpé chaque bloc en morceaux plus petits qu'on appelle **traités** ; on a découpé encore les traités en petites propositions séparées, et prouvé chaque proposition par trois genres de preuves : preuves d'Écriture sainte, preuves de tradition, preuves de raison. Chaque preuve se fait par des textes séparés, alignés tels quels, comme arguments péremptoires, mais sans recours aux sources, ni intelligence de ses moyens de preuves ; la preuve de raison résulte de la réponse aux objections. La théologie devient ainsi une **science de détails matériels**, elle ne quitte pas le terrain aride de la déduction cartésienne et démontre par des citations que coordonnent des chiffres. L'enseignement théologique n'a donc plus qu'à faire provision de textes : des textes, rien que des textes, classés non pas selon l'idée qu'ils expriment réellement, mais d'après leur provenance et selon le témoignage qu'on en veut tirer. En tête de cette **macédoine**, vous mettez, même desséchée, la formule dogmatique, non pas à comprendre, mais à prouver, et vous avez une thèse en règle, selon le programme. Point d'originalité, point de recherches, point d'étude propre et approfondie, pas même de pensée personnelle. Un travail de copiste et des exercices de mémoire : et c'est tout. La mémoire d'un perroquet peut faire de vous le saint Thomas du nouveau régime.

L'abbé de **Lamennais** caractérise aussi cet enseignement qu'il présente comme très hostile au Saint-Siège, et cette méthode qu'il dit source d'erreur très féconde et très dangereuse :

«Où prend-on, au commencement, dit-il, les premières notions de théologie ? Dans l'Écriture ? Dans les monuments de la tradition ? Nullement : en effet, cette route, à cause de sa longueur, serait impraticable. Un professeur met entre

les mains des élèves des cahiers, où les questions les plus délicates, décidées hardiment suivant les opinions de l'auteur, sont présentées de la manière la plus propre à justifier ces mêmes opinions. Des citations abrégées, dégagées du contexte, forment le corps des preuves, et, à leur suite, marchent en triomphe des conclusions facilement déduites des prémisses. Nulles vues générales, nul enchaînement, nul ensemble ; rien de ce qui attache vivement l'esprit, le nourrit, l'avertit de ses forces et lui donne le désir de les éprouver. Après un cours de cette espèce, on peut savoir des thèses, mais on ne connaît qu'imparfaitement la religion. On s'est joué sur les surfaces, au lieu de pénétrer dans les profondeurs du Christianisme et de creuser, si l'on peut ainsi dire, dans ses entrailles. Qu'arrive-t-il cependant ? Que les préjugés d'un ou de quelques hommes, adoptés de confiance, deviennent plus ou moins vite les préjugés d'une école, quelquefois les préjugés de toute une Église. Et ce qui semblerait devoir être un remède à ce mal, l'aggrave au contraire presque toujours : car, lorsque, dans la suite, peu satisfait de cette maigre et stérile science qui s'acquiert sur les bancs, on commence à se livrer à des recherches plus approfondies, on porte, dans l'étude de l'antiquité, des préjugés arrêtés d'avance, parce que, ne se défiant pas de leur vérité, au lieu d'examiner ses principes sur la tradition, on accommode la tradition à ces principes».

En preuve, Lamennais eût pu citer Bossuet écorchant la tradition pour justifier les quatre articles : il cite seulement Fleury que ses préjugés gallicans conduisent à des réticences insidieuses, à des altérations de textes, à toutes les fautes qu'on lui a justement reprochées. Fleury confesse lui-même que l'enseignement de Saint-Sulpice l'avait jeté «dans tous les préjugés contraires à l'autorité du Saint-Siège¹».

Lacordaire caractérise de même cette méthode :

¹ *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, introd. p. XVII.

«Depuis des siècles que les écoles catholiques ont abandonné la Somme au lieu de l'éclaircir et de la compléter, elles ont en vain cherché le tronc d'un vigoureux enseignement : la théologie, méprisant le nom de scolastique, s'enorgueillissant du nom de positive, est devenue une sorte de complexion de textes, où la tradition se trouve pour la mémoire, mais où la liaison manque pour la pensée, car, à tout le moins, il n'y a pas ce qui fait dans un édifice le ciment, l'étendue, la profondeur¹».

L'histoire des dogmes et des hérésies n'est, en effet, qu'indiquée sommairement par saint Thomas et les Pères de l'Église et les textes des Écritures sont peut-être cités d'une manière incomplète ; chez l'Ange de l'école, la Foi est appelée à illuminer la raison et la raison à raviver la Foi, avec une suite et un empire qui surpassent tout, et qui resteront jusqu'à la fin le désespoir des apologistes, ainsi que la source où iront toujours puiser les grands esprits. Telle est l'opinion de Lacordaire.

Quoi qu'il en soit de ces jugements, la nouvelle méthode étant donnée, l'enseignement n'a plus consisté que dans des entassements de textes et des accumulations de dictées : double travail qui tue les jeunes clercs pour en faire des bouteilles à l'encre. La science ne consistant plus qu'à entasser, dans des casiers symétriques, des millions de textes, c'est à qui réussira le mieux dans cette chasse à courre. Au lieu d'un enseignement élevé et pratique, on ne cherche plus qu'à soulager, par d'ingénieuses inventions, la mémoire fourbue. La théologie se vend en tableaux synoptiques : il suffit d'y jeter un coup d'œil. La théologie se classe dans un répertoire, selon l'ordre alphabétique, et pour en avoir à son gré, il suffit de recourir à la lettre voulue. Un vieux théologien de ce siècle avait, pour la repasse, condensé la théologie en deux volumes, que Rome fit jeter au feu, et c'est bien heureux, car autrement ils serviraient aujourd'hui dans beaucoup de séminaires. On est allé jusqu'à appliquer en théologie la méthode *Jacotot* et à mettre les conclusions de saint Thomas en vers latins. O Foi de nos pères cherchant l'intelligence ! O contemplation scolastique essayant de pénétrer les profondeurs du dogme, qu'êtes-vous devenues ! La mnémotechnie, une boîte à théologie, voilà le dernier mot du système comme il y a, au Thibet, des machines à prières.

S'il fallait qualifier une semblable méthode d'enseignement, il faudrait l'appeler la méthode de **crétinisation**. La théologie est une science jalouse ; elle ne veut subir ni falsification, ni avilissement. Ce que j'admire, c'est la fatuité des pédagogues absurdes, qui se sont permis des inventions pareilles. Avec leurs amas de textes et d'arguments, ils déclarent la théologie sans attrait, ni grandeur, et, cela est vrai de leur enseignement. Après un si superbe oracle, ils disent que, pour le ministère actif, il n'est pas nécessaire d'avoir des prêtres théologiens, mais des prêtres vertueux ; que des prêtres vertueux en sauront toujours assez pour instruire les chrétiens ; qu'un catéchisme développé vaut mieux qu'une théologie profonde ; que la science enfle et qu'elle ne produit que des prêtres orgueilleux et ingouvernables. Si la science enfle, ce n'est pas la science qu'on a, c'est celle qu'on n'a pas ; si la science enfle, je sais quelque chose qui enfle encore davantage, c'est l'ignorance ; et enflure pour enflure, j'aime mieux celle du mérite que celle du néant. Mais la question n'est pas là ; la question c'est que **le mépris de la scolastique amène le mépris de la théologie**, son abandon total par les laïques et sa négligence, à peu près totale aussi, par les prêtres. Un peuple qui en est là est un peuple en train de mourir d'inanition ; il n'y a plus, dans son sein, de nourriture pour les âmes.

En 1793, les têtes tombaient ; en 1850, elles tournaient. A Paris, il y eut une recrudescence de passion gallicane, **sans souci de doctrine**, mais par simple infatuation de particularisme. Pie IX, par une initiative digne d'un grand Pape, voulut réagir contre ces passions par les séminaires, et, pour réformer les séminaires, fonda le Séminaire français de Rome. En même temps, il prit tous les classiques du gallicanisme : Bailly, Lequeux, Bernier, Guettée, Vieuze, Bouvier, et en fit mettre quatre ou cinq à l'*Index*, sans que rien vînt atténuer la juste sévérité de cette condamnation. Grand émoi dans le clan parisien, où les décrets de l'*Index* étaient tenus pour nuls. Un enfant terrible du parti va nous dire ce qu'il pensait : «Les doctrines du Manuel de droit canon (de Lequeux), dit-il, furent jugées si conformes aux principes de la Foi, qu'il fut adopté par l'enseignement du droit canon dans un grand nombre de séminaires, dans presque tous ceux où l'on s'occupe spécialement de cette étude. Nous pouvons affirmer que des théologiens et des canonistes très éclairés qui l'ont lu, n'y avaient rien aperçu qui pût être l'objet d'une censure. Nous savons en particulier que le dernier archevêque de Paris faisait beaucoup d'estime de cet ouvrage». L'ouvrage fut cependant condamné le 27 septembre 1851. «Nous ferons remarquer, continue l'enfant terrible, que les effets de ce décret ne se bornent pas ici à un écrivain particulier. Ce n'est pas seulement l'auteur du *Manuale juris canonici* qui est frappé, c'est l'enseignement d'un grand nombre de séminaires, ce sont les évêques dont dépendent ces établissements. Cette circonstance ne laisse pas d'ajouter une certaine gravité à la censure».

Lequeux avait fait le voyage de Rome ; il avait demandé à connaître le passage défectueux de son livre et offert les modifications nécessaires. On lui répondit que son livre était un recueil d'ordonnances civiles et

¹ *Correspondance inédite. Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 251.

de quelques vieux canons ; qu'un pareil ouvrage était foncièrement mauvais, intolérable. L'enfant terrible ne peut pas y croire. «Si cela était, conclut-il, il faudrait dire que tous nos livres d'enseignement ecclésiastique, nos théologiens et nos canonistes ont été également frappés de censures. Car il serait facile de montrer que l'auteur du *Manuel* n'a fait que soutenir et, la plupart du temps, que proposer les opinions qui se trouvent dans tous nos livres élémentaires¹». Non, pas dans tous, mais dans tous les livres gallicans.

Le rationalisme cartésien et le gallicanisme sont tombés depuis sous l'anathème ; ils sont morts comme doctrines hérétiques ; mais il en reste quelque chose dans les habitudes et procédés d'enseignement. Le vieil ennemi s'est perpétué dans les préjugés qu'il a semés, dans les méthodes dont il s'est servi pour nous faire du mal. On a conservé la méthode et, par la méthode, quelque chose de l'esprit. A l'insu même de ceux qui s'en inspirent, il lutte pour l'existence, pour échapper aux idées romaines qui entrent, qui veulent transformer la méthode, comme tout le reste. Quant aux retardataires, ils ont reçu en partie les principes de Rome, mais il reste, au fond de leur âme, je ne sais quoi de subtil, de mitoyen, mais de puissant encore contre la vérité, une quintessence d'erreur, un fonds d'idées plus ou moins fausses, un vieux souvenir qui se traduit par une répugnance marquée à recevoir franchement les méthodes et l'organisation des études, comme la législation canonique de Rome.

Quant aux livres qui ne furent pas condamnés, mais admis à correction, voyant leur misère et leur insuffisance, les attardés voulurent les refaire dans de meilleurs principes et sur un meilleur plan, mais en gardant la méthode première. On a donc retapé les vieux manuels gallicans ; on leur a donné une forme passable et une orthodoxie suffisante pour échapper aux foudres et même pour obtenir quelques félicitations. Mais on n'a pu enlever le fond de la méthode ; il faudrait tout enlever et ce radicalisme épouvante comme une sorte d'apostasie. Pourquoi ressusciter ces pauvretés qui dormaient si bien dans leur poussière ? Pouvait-on rien leur souhaiter de meilleur qu'un oubli éternel ? On aura beau retoucher, on n'enlèvera que la superficie, et la scolastique n'aura pas la place qui lui convient. Les textes seront peut-être de meilleur aloi, les arguments mieux choisis, mais c'est toujours la même méthode, incapable de communiquer la vie. C'est de la théologie cadavérique, ce sont des études sur des corps morts, qu'on essaie de galvaniser.

D'ailleurs, même sous le rapport des principes, il manque toujours quelque chose à ces résurrections. Un vice de méthode dénonce un vice de doctrine. Puisque la méthode scolastique n'a pu rentrer dans les livres, elle n'a pu y ramener la salubrité de ses enseignements. Tant qu'il restera, dans les travaux du clergé, quelques racines des idées gallicanes et cartésiennes, il faut s'inquiéter, il faut se faire maudire pour les extirper. La restauration de la méthode traditionnelle de l'Église dans l'organisation et l'enseignement des écoles : voilà le point où il faut aujourd'hui porter notre courage et nos combats. C'est mon *Delenda Carthago*, parce que Carthage sera toujours l'ennemie de Rome.



LA FOI ET LA RAISON : ENCORE LE DOGME DE VATICAN I

Abbé Xavier Grossin
La Tour de David, n° 10, novembre 2001

Dans le châtime (et non la crise) que nous subissons aujourd'hui, c'est toujours le dogme infaillible du Concile Vatican I qui doit nous éclairer et nous guider. Nous ne le redirons jamais assez, le Concile Vatican I nous a donné toutes les solutions pour résoudre les problèmes que pose l'hérésie progressiste de nos jours. Seuls ceux qui restent fidèles à Vatican I résistent. Les autres capitulent.

Ainsi la Fraternité Saint Pie X est en passe de signer un "traité de paix" avec l'antichrist Wojtyla, ceci aux environs de Noël, d'après monsieur l'abbé Laurençon. Si ce n'est à Noël, ce sera à Pâques ou à la Trinité, mais cela se fera. C'est sûr. C'est fatal. C'est logique. C'est nécessaire. C'est juste.

Cette fausse résistance qui se cristallise uniquement autour de la question de la Messe, est fondée sur des mauvais principes qui causeront sa ruine : les principes gallicans et libéraux en ce qui concerne le magistère du pape, les principes semi-rationalistes en ce qui concerne l'enseignement de la philosophie. Le combat catholique n'est pas seulement le combat pour la sauvegarde de la Messe. C'est le combat pour l'intégrité de la Foi, du dogme de Vatican I, en particulier.

¹ Delacouture, *Observations sur un décret de l'index*, p. 4 et seq.

Si les théories loufoques d'un abbé de Tanoüarn ou d'un abbé Héry, si le livre de Grégoire Célier intitulé *Le dieu mortel*¹ vous surprennent, il faut savoir qu'il existe un grave problème de formation des prêtres au séminaire d'Ecône. Durant plus de quinze ans, un professeur de philosophie et de dogme a déformé les intelligences sacerdotales en séparant la philosophie de la théologie, la raison de la Foi. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à écouter son cours de **philosophie politique** donné à Ecône de février à mai 1998. Cela représente onze cassettes disponibles aux *Amis de Saint François de Sales*². Monsieur l'abbé Rulleau ne dit pas un mot pour évoquer le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la subordination de l'Etat à l'Eglise, les devoirs religieux des gouvernants. Par contre, il parle pendant des heures du bien commun naturel, fin de la Cité ; l'art dans la Cité ; la personne dans la Cité ; la liberté dans la Cité ; la révolution ; les communautés intermédiaires ; les régimes politiques ; le droit ; la famille ; l'économie ; la monnaie ; l'éducation aux vertus naturelles et le commerce. Voilà ce qui est censé former des prêtres catholiques sur la question politique. Déplorable. Pitoyable. Lamentable.

Ce cours est l'illustration de la mentalité de ce prêtre (aujourd'hui bénédictin), qui ne faisait jamais intervenir l'enseignement de l'Eglise, le dogme, le surnaturel pour guider et diriger l'étude des réalités naturelles en philosophie. Lorsqu'il endossait son habit de professeur de dogme, alors il parlait de théologie...à la manière d'un philosophe ! C'est-à-dire que pour lui, comme pour beaucoup des "éconiens", il fallait commencer l'exposé d'une question théologique par l'histoire de la théologie ou théologie positive, exactement comme en philosophie où l'on commence par examiner les opinions des prédécesseurs. C'était le même professeur qui était responsable de la bibliothèque et de la Procure. Dans la bibliothèque, les livres attaquant l'occultisme et la sorcellerie, la RISS étaient sous clé, alors que l'on avait accès sans permission à tous les livres sur les sectes (Raël, Scientologie, etc...) d'un intérêt mineur. Quant à la Procure, les séminaristes pouvaient acheter le livre de Borella *La Charité profanée* et tous les livres de Jean Hani.

La méthode romaine et **scolastique** est tout autre. Elle est bien expliquée par l'abbé Aubry et l'abbé Berto. Elle consiste à exposer d'abord l'enseignement du magistère et de l'Ecriture Sainte, ensuite l'enseignement des Pères et des théologiens (théologie positive). Elle procède par déductions des propositions de foi enseignées par l'Eglise. C'est ce qu'on appelle les **conclusions théologiques**. Pour cela, il faut procéder par **sylogismes** bien construits qui sont soumis aux rigoureuses lois de la logique. C'est ce qui a toujours fait la force de la scolastique. L'ennemi le sait bien, lui qui fait tout pour dénigrer et mépriser la logique scolastique trop formaliste, trop ceci et pas assez cela.

N'étant pas formés aux raisonnements scolastiques traditionnels, les prêtres d'Ecône raisonnent comme des philosophes païens (et encore de mauvais philosophes, car ils admettent dans leurs raisonnements **le principe de contradiction** : par exemple, la secte conciliaire n'est pas catholique mais c'est l'Eglise fondée par Jésus-Christ !). Ils n'argumentent pas comme des théologiens parce qu'"on" ne leur a jamais appris. "On" avait certainement intérêt à ce que les futurs prêtres de la "résistance" ne sachent pas raisonner théologiquement tout en donnant l'illusion de connaître parfaitement Aristote et saint Thomas. Il s'agit toujours de **neutraliser** la vérité. L'ennemi fait connaître une partie de la vérité, mais ôte à ceux qui veulent la servir le moyen de la défendre et de la comprendre. Leur philosophie n'est pas catholique, elle est païenne. Leur théologie n'est pas catholique, elle est gallicane et libérale. Il est donc juste et logique qu'ils terminent conciliaires.

Si l'on veut restaurer le sacerdoce et reconstruire la chrétienté, il faut repartir sur de tout autres bases que celles d'Ecône. Il faut reprendre les vrais théologiens romains du XIX^e siècle comme l'abbé Aubry et l'abbé Vacant, qui ont commenté Vatican I³.

Exposons tout d'abord le dogme dans la Constitution *Dei Filius* au chapitre IV, à propos de la Foi et de la raison :

« L'Eglise catholique s'est toujours accordée à admettre et elle tient qu'il y a deux ordres de connaissance distincts, non seulement par leur principe, parce que nous connaissons dans l'un, au moyen de la raison naturelle (c'est la philosophie, ndr), dans l'autre, au moyen de la foi divine (c'est la théologie, ndr). (...) Non seulement la foi et la raison ne sauraient jamais être en désaccord l'une avec l'autre ; mais elles se prêtent encore une aide mutuelle ; car la droite raison démontre les fondements de la foi, et éclairée

¹ Cf. la note critique de Dominicus parue dans *Le Sel de la Terre* n° 12

² C.P. 2346 – 1950 SION 2 – SUISSE. Le cours complet de philosophie de l'abbé Rulleau est aussi disponible aux mêmes éditions.

³ Les livres de l'abbé Aubry sont disponibles aux éditions Saint Rémi – B.P. 79 – 33410 CADILLAC. L'étude de l'abbé Vacant aux A.C.R.F. – B.P. 2 - 44110 AIGREFEUILLE

de sa lumière, elle cultive la science des choses divines ; tandis que **la foi délivre et préserve la raison des erreurs et l'instruit de connaissances multiples**. Bien loin, donc, de mettre obstacle à la culture des arts et des sciences humaines (y compris la philosophie, ndr), l'Eglise la **favorise** et la **fait progresser** de plusieurs manières. (...) L'Eglise ne défend pas assurément que chacune de ces sciences se serve, dans sa sphère, de ses propres principes et de sa propre méthode ; mais en reconnaissant cette légitime liberté, elle veille attentivement à ce qu'elles n'adoptent point d'erreurs, qui les mettent en opposition avec la doctrine divine, et à ce qu'elles n'envahissent ni ne troublent ce qui est du domaine de la Foi, après être sorties des limites de leur propre empire. »

Le pape Léon XIII, en faisant référence au Concile Vatican I, n'hésitera pas à affirmer :

« Il appartient aux papes de veiller à ce que l'enseignement de **toutes** les sciences humaines fût donné partout selon les règles de la Foi catholique, mais surtout celui de la philosophie, car c'est d'elle que dépend en grande partie la sage direction des sciences. Nous n'accordons pas à la philosophie humaine assez de force et d'autorité pour la juger capable, par elle seule, de repousser ou détruire absolument toutes les erreurs. C'est, avant tout, de la vertu toute puissante et du secours de Dieu que nous devons attendre le retour des esprits arrachés enfin aux ténèbres de l'erreur. Mais nous ne devons ni mépriser ni négliger les secours naturels mis à la portée des hommes par un bienfait de la divine sagesse, laquelle dispose tout avec force et suavité ; de tous ces secours, le plus puissant, sans contredit, est l'usage de la philosophie. (...) L'esprit humain, circonscrit dans des limites déterminées et même assez étroites, est exposé à de nombreuses erreurs et à ignorer bien des choses. Au contraire, la Foi chrétienne, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu, est une maîtresse très sûre de vérité : qui la suit, ne se laisse pas enlancer dans les filets de l'erreur ni balloter par les flots d'opinions incertaines. **UNIR** l'étude de la philosophie avec la soumission à la Foi chrétienne, c'est se montrer excellent philosophe, car la splendeur des vérités divines, en pénétrant l'âme, vient en aide à l'intelligence elle-même et **accroît considérablement sa noblesse, sa pénétration, sa solidité**. » *Aeterni Patris*, encyclique sur la philosophie chrétienne.

Vacant explique, quant à lui, dans ses *Études théologiques sur les Constitutions du Concile du Vatican d'après les actes du Concile* ; Delhomme et Briguey, Paris, 1895 :

« La science profane se développe dans un triple domaine ; le monde matériel, le monde humain et le monde métaphysique. La science du monde matériel embrasse toutes nos connaissances physiques, mathématiques, chimiques, biologiques. La science du monde humain est formée de nos connaissances psychologiques, morales, sociales, économiques, politiques ou historiques des hommes raisonnables... La science du monde métaphysique porte sur les principes philosophiques ou logiques qui dominent toutes les sciences... Or, la foi tranche trois questions capitales pour ces trois branches de connaissances. Ces trois questions sont celles de la création, de la spiritualité et de la liberté de l'homme, et enfin celle de l'existence et des attributs de Dieu. »

L'abbé Aubry, dans ses *Mélanges de Philosophie Catholique*, Retaux, Paris, 1895 commente :

« Examinez et comparez la révélation et la philosophie naturelle, tant sous le rapport du dogme que sous celui de la morale, et vous verrez qu'en toutes choses la révélation *précise* la philosophie, lui donne un objet déterminé et saisissable, une figure, des raisons fermes, un but précis, d'une clarté en quelque sorte mathématique, à ses tendances, à ses instincts, à ses soupçons, à ses indications qui restent plus ou moins vagues, tant qu'elles ne sont pas éclairées de cette lumière supérieure. De là vient qu'en toutes choses la saine philosophie et la révélation sont d'accord ou suivent, dans leur enseignement, deux lignes parallèles où vous retrouverez à chaque pas les mêmes vérités énoncées des deux côtés ; du côté de la philosophie, elles sont ordinairement vagues, souvent incertaines, toujours plus pâles et moins précises, moins accentuées dans leur objet et dans leur but, ce ne sont souvent que des tendances inexplicables et des indices noyés dans le vague du doute. On les retrouve toutes du côté de la religion, mais expliquées, nettement formulées, précises, appliquées à un objet, et clairement ordonnées vers leur but qui apparaît lumineux et précis. » p.122.

« La vraie philosophie est dans les théologiens, comme dans sa source et son trésor, bien qu'on en trouve des débris partout. (...) Tout ce que nous pouvons penser de bien par notre seule raison, ce n'est qu'un fragment de la vérité totale. Or, quand la Foi nous ouvre les trésors infinis de la sagesse et de la science divines, qui sont en Jésus-Christ, nous retrouvons là notre fragment mais réuni, rejoint avec tout ce qui lui manquait, entouré de tout ce qui peut le compléter et l'expliquer. Celui qui enseigne la philosophie n'a pas pour tâche d'enseigner la révélation ; mais il a pour tâche d'enseigner l'infini, d'ouvrir à la raison le chemin qui conduit à la vision de la vérité totale. » p. 138.

« La première thèse de la philosophie sera donc pour poser et prouver d'abord cette impuissance de la raison ; on ne fera que constater par l'histoire des erreurs dans lesquelles est tombé l'esprit humain livré à lui-même. Cette thèse, posée ici comme principe, ouvrira ainsi la porte de la philosophie par un

coup d'œil sur l'histoire des systèmes philosophiques, toujours en vue de montrer que l'esprit humain, par sa propre lumière, ne peut jamais parvenir à savoir **toutes** les vérités rationnelles. (...) L'histoire des erreurs de la philosophie, depuis que l'homme existe, prouve combien l'esprit humain, une fois dépourvu de la Foi, est aveugle et exposé à errer, même sur son propre terrain. On peut dire ici de la Foi par rapport à la raison, ce qu'ailleurs nous disons de la grâce par rapport au libre-arbitre : de même que la grâce n'est pas nécessaire, pour éviter chaque péché en particulier, mais est cependant nécessaire pour éviter tous les péchés en général ; de même, la Foi n'est pas nécessaire pour éclairer l'esprit humain sur chaque vérité philosophique en particulier, mais elle l'est pour éclairer l'esprit humain sur **tout l'ensemble des vérités philosophiques**».

Platon lui-même reçut un certain nombre de vérités par le biais de la révélation divine lors de conversations avec des Juifs. Il avoue que ce qu'il y a de mieux dans ses écrits, il le tient d'un barbare avec qui il a vécu et longtemps conversé en Orient, et qui lui en a bien remontré. A divers signes, on voit que ce barbare est tout simplement un Juif qui, muni de ses Livres sacrés, avait beau jeu pour en remontrer à Platon et lui donner, aux plus grandes questions de philosophie, ces réponses sublimes qu'on oublie d'admirer dans l'Écriture, mais qu'on admire dans Platon où elles sont amoindries, en s'extasiant qu'un païen, armé de sa seule raison, ait pu trouver cela.

Pauvre raison humaine à qui on faisait honneur de ce qu'il y a de plus sublime dans Platon, comme si, toute seule, la philosophie avait pu découvrir cela ; en sorte que, de ce fait de Platon énonçant ces vérités, on concluait qu'elles ne dépassent pas la portée de la raison ! Et voilà que Platon lui-même confesse que ces belles choses, ce n'est pas du tout la philosophie qui les a trouvées, mais la révélation qui les lui a apprises. Personne ne pourra faire le reproche à Platon, comme au philosophe chrétien, de prendre comme **hypothèses de recherche** les données de la Foi.

Le Père Pierre-Marie a écrit dans le numéro 6 du *Sel de la Terre* :

« Le mot hypothèse ne doit pas donner le change. Comme nous l'avons dit, ces hypothèses peuvent être des certitudes, même des certitudes aussi certaines que les données de la Foi. Elles sont appelées hypothèses parce qu'elles n'ont pas encore reçu de démonstration scientifique. (...) Évidemment ce sont surtout les vérités révélées concernant l'ordre naturel qui serviront d'hypothèses de recherche pour le philosophe. Mais il nous semble aussi que les mystères proprement dits de notre Foi peuvent lui être aussi utiles. Ainsi, par exemple, le mystère de l'Incarnation sera l'occasion de recherches philosophiques sur la vraie nature de la personnalité, celui de l'eucharistie fera approfondir les rapports de la substance et des accidents. Dans ce cas, le donné de la Foi ne joue pas le rôle d'une conclusion qu'on va chercher à démontrer à l'aide du raisonnement philosophique, mais l'énoncé du mystère fait fonction de catalyseur pour inciter le philosophe à approfondir telle direction. » *La philosophie doit-elle être chrétienne ?* p. 67.

L'abbé Aubry dira :

« Tout ce qui est vraiment théologique est nécessairement et éminemment philosophique ; et plus c'est théologique, plus c'est philosophique. (...) La théologie a été ainsi faite, la révélation ainsi constituée, qu'un examen approfondi de la question montrerait toutes les notions naturelles abritées sous quel qu'un des dogmes de l'Église catholique, et, ainsi, toute la philosophie sauvée par la théologie catholique. »

La Foi catholique et la révélation doivent donc diriger et guider le philosophe chrétien dans ses recherches et ses études. Saint Paul nous enseigne que toute intelligence doit être soumise au Christ, même celle des philosophes ! Le Christ Jésus doit régner sur tout l'ordre naturel dont Il est l'auteur, ne l'oublions pas. Le Père Pierre-Marie rappelle très justement à ce propos la doctrine du Christ-Roi :

« il y a une analogie entre les rapports de la raison avec la Foi et les rapports de l'État avec l'Église. Ainsi, la philosophie devra être chrétienne de la même manière que l'État doit être chrétien. Dans les deux cas nous sommes dans un domaine qui appartient de soi à l'ordre naturel... Mais dans les deux cas, le Christ-Roi doit exercer son autorité : Notre-Seigneur doit régner dans les sciences humaines (la philosophie étant la plus noble des sciences humaines) comme il doit régner dans l'État. »

La séparation de la théologie et de la philosophie, pour faire de la philosophie neutre où n'intervient jamais le donné révélé, aboutit à séparer l'État de l'Église pour faire la « *nouvelle chrétienté* » de Jacques Maritain, admirablement réfutée par l'abbé Julio Meinvielle¹ dans son livre *De Lamennais à Maritain*, en vente à

¹ Rappelons ce jugement gravissime du Père Meinvielle sur Maritain : ***Maritain et ses partisans ont falsifié, au nom de saint Thomas, les principes les plus fermes et les plus indiscutables de la philoso-***

DPF. Nous reparlerons dans un prochain numéro de Maritain, fléau et châtement des catholiques libéraux du XX^e siècle.



LE CŒUR DU PROBLEME

CE N'EST PAS LE THOMISME, C'EST LA SCOLASTIQUE¹.

par Louis-Hubert REMY

*Cœur de Jésus, en qui se trouvent tous les trésors de la SAGESSE et de la SCIENCE
Ayez pitié de nous.*

De tout côté on nous enseigne qu'il faut prendre saint Thomas comme Maître. Nous partageons cet avis. Mais nous sommes surpris de voir les "thomistes" si souvent en désaccord. Toute ma vie j'ai entendu de chaque "thomiste" qu'il avait deux principes, toujours les mêmes : 1° il était le seul à avoir compris saint Thomas ; 2° tous les autres thomistes n'avaient pas compris saint Thomas.

Quand on voit des experts (?) aussi différents que Maritain, Madiran, Sertillanges, Garrigou-Lagrange, Gaume, Aubry, Calmel, Avrillé, Ecône, etc. etc. qui se disent tous thomistes et qu'on voit comment ils agissent et décident dans leurs choix, on est obligé de conclure qu'il y a un problème du thomisme.

Voici quelques passages (*in extenso*) d'un auteur qui me semble vraiment compétent, lucide et d'un jugement sûr. Dans certains domaines (scientifiques en particulier) on pourrait nuancer ses positions, mais dans le domaine de la philosophie, de la théologie, de la critique historique, de l'analyse des maux religieux et sociaux, des solutions à envisager, de l'apostolat, de l'apologétique, de la direction des âmes, de l'enseignement religieux et profane, etc. il me semble être un maître, un maître **antilibéral**, un maître incomparable. Plus nous le pratiquons, plus nous découvrons un intelligence profonde, réfléchie, féconde, mûre, inspirée.

Il s'agit du Père Aubry (1844-1882), Docteur en théologie, Directeur de Séminaire, Missionnaire, Confesseur de la Foi. Mort à 38 ans, il a laissé une œuvre unique et gigantesque. Voici pour le sujet qui nous concerne quelques passages pris dans sa biographie écrite par son frère, *Une âme d'apôtre, vie de Jean-Baptiste Aubry*², 1928.

On comprendra que le problème actuel n'est pas : *oui ou non saint Thomas*, mais : *oui ou non saint Thomas ET la scolastique* (la vraie, pas la dégénérée). Et donc, **saint Thomas, la scolastique ET LE SYLLOGISME³, trois éléments unis**. Malheureusement on les sépare, et même souvent on refuse l'un ou l'autre, d'où l'origine des confusions.

La vérité étant aujourd'hui très mélangée avec l'erreur, il est difficile de la bien cerner. Le syllogisme, bien manié, est indispensable pour raisonner juste et trouver la vérité dans la confusion. On observe que ceux qui le refusent pensent mal et, conciliant erreur et vérité, agissent mal.

phie. Préface de *Critique de la conception de Maritain sur la personne humaine*. Édité en français et disponible à DPF, BP 1, 86190 Chiré. Essentiel. Lire aussi du même auteur, chez le même éditeur, *Correspondance avec le Père Garrigou-Lagrange au sujet de Maritain*.

¹Dont le Larousse donne la définition suivante : *qui a rapport aux écoles du Moyen-Age et à leur méthode d'enseignement, fondée sur la tradition et l'emploi du syllogisme : la philosophie de Descartes rompt avec la tradition scolastique*.

Au mot syllogisme on lit : *argument qui contient trois propositions (la majeure, la mineure et la conclusion), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. La majeure est la première proposition du syllogisme. La mineure est la seconde, celle qui a pour sujet le terme mineur, et pour attribut le moyen terme*.

² Les Ed. Saint-Rémi, 05.56.76.74.80, ont commencé à le faire connaître : *Mélanges de philosophie catholique* (307 p.), *Vie sacerdotale* (248 p.), *Contre le Modernisme, étude de la tradition, le sens catholique et l'esprit des Pères* (189 p.), et Mgr Févre, *Le Père Aubry et la réforme des études ecclésiastiques* (165 p.).

³ "...Le Bienheureux Pierre Canisius remet en honneur la théologie scolastique et, dans les discussions, le syllogisme cordialement abhorré des hérétiques". *Le bienheureux Pierre Canisius*, par le P. Joseph Thérèmes, S.J., 1897, p. 28.

En sus, le P. Aubry préconise la contemplation par la méditation. Cet ajout est essentiel, car, en final, le **cœur** du problème n'est pas la philosophie, n'est pas l'intelligence, mais le **Sacré-Cœur**, source de la Sagesse et de la Science. Il ne trouva cet enseignement qu'à Rome, et après avoir essayé vainement de l'appliquer en France, il partit comme missionnaire en Chine, nous laissant cet apophtegme prophétique :

"Ce qu'il nous faut, ce sont des chrétiens et des prêtres radicaux dans le bien.

"Lorsque les idées régnantes, les désertions et les scandales, auront enlevé à l'Église la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille, **si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera gagné**, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irrécusable d'une **nouvelle société**.

"Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange, **sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Évangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle !** Elle se répandrait partout, occuperait les positions sacerdotales, comme des postes militaires où elle doit faire sentinelle et combattre, saupoudrerait en quelque sorte la société et lutterait avec ce bel ensemble contre l'erreur. Certainement elle vaincrait, à moins que l'Écriture n'ait menti en disant : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan., v, 4).

"On dit souvent : «Les hommes manquent !» Je n'en crois rien ; CE SONT LES PRINCIPES QUI MANQUENT, et il y a toujours assez de chair humaine. La France est trop féconde pour manquer d'hommes ; **quand on a les bons principes, on fait des merveilles avec quelques hommes**. Notre-Seigneur a précisément voulu, par le choix des apôtres, prouver que la pauvreté d'hommes n'est pas un obstacle, mais une ressource souvent, toujours même, moyennant des principes. **LE MAL, C'EST QU'IL Y A DES HOMMES, BEAUCOUP D'HOMMES, MAIS PEU DE PRINCIPES"**.

p. 145. Plus tard, le jeune théologien ira jusqu'à prouver - dans ses études sur la science comparée - que la méthode gallicane a été une des causes de la sécularisation des sciences, parce que de la théologie, qui est une science générale, elle a fait une science particulière et séparée, sans rayonnement sur les autres sciences. Il ajoutera même que cette méthode

«a puissamment contribué à l'abaissement de l'intelligence chrétienne et de la Foi, de cette Foi profonde, lumineuse et puissante, véritable levier du christianisme».

Tout autre était l'étude de la Foi au Collège Romain.

«Le P. Franzelin avait pour devise la recherche de l'intelligence du dogme. Son exposition était large, profonde édiflée sur les principes, pétrie de tradition, serrée en philosophie. Il ne croyait pas nécessaire de voir, d'éhoupper tous les traités, pas même toutes les parties d'un traité ; mais d'aller au cœur du dogme CONTEMPLER, d'en marquer les principes et les grandes lignes ; d'éclairer les points culminants d'où la lumière, par une loi naturelle, rayonne sur les moindres détails, comme le soleil, lorsqu'il paraît au sommet d'une montagne, inonde, échauffe de ses rayons jusqu'au brin d'herbe de la vallée».

Franzelin excellait surtout en trois choses : la connaissance parfaite du rôle que joue le principe d'autorité dans l'Eglise ; la notion précise de l'ordre surnaturel ; enfin la synthèse dogmatique dans la PIETE. Aussi, l'abbé Aubry conseillait-il l'étude de ce théologien de préférence à tout autre :

«Piochez Franzelin, disait-il à ses élèves les plus ardents à la théologie ; avancez profondément dans son idée ! Si quelqu'un cherche à vous en détourner en disant : le Christ est ici, il est là ! ne l'écoutez pas, continuez votre route». Et ses meilleurs élèves ont avoué «qu'ils devaient le peu qu'ils valaient à deux hommes, Franzelin et l'abbé Aubry». C'est que «Franzelin contient tout à l'état de germe et de principe ; c'est le mode contemplatif. Il m'a appris, disait-il, à MEDITER la substance du dogme, et non pas seulement à chercher des textes, à grouper, manipuler, agencer des preuves, comme l'enfant arrange un jeu de patience ; preuves sans idées, car la première n'est que la répétition de l'idée à prouver, et toutes les autres la répétition de la première, y en eût-il dix mille !»

L'étudiant conserva toute sa vie un grand amour pour son maître en théologie, une admiration raisonnée pour sa méthode qu'il «s'obstinait à trouver applicable partout», même en Chine où les Jésuites ne craignent pas d'y former le clergé indigène.

«Pour moi, Franzelin est l'objet d'un culte, d'une vénération, non seulement comme savant, mais aussi comme saint, ou plutôt comme saint et savant à la fois, deux choses inséparables quand il s'agit de la science théologique. Combien il était aimé de ses élèves ! En quelle estime, dispersés aujourd'hui dans le monde, ils ont ses travaux et ses idées ! Quelle impression d'admiration austère et profonde nous saisissait à son entrée ; puis, quel religieux silence, lorsqu'il commençait à parler ! On sentait vibrer, dans sa

puissante exposition, **l'enthousiasme de la vérité révélée**, la sainte flamme de la théologie. Voilà le type du professeur, de cette haute forme d'apostolat, *Alios fecit doctores* (Ephés. IV, 11)».

p. 155. Une dernière remarque. Relevée par l'étudiant lui-même, elle prouve la valeur et la fécondité de la méthode romaine, l'influence précieuse qu'elle prit sur sa vie. La théologie est utile à tout, disions-nous plus haut ; elle porte des **principes** qui éclairent toutes les sciences. L'abbé Aubry en est un exemple frappant. **La vraie théologie refit et acheva son éducation philosophique**. A cela rien d'étonnant : un professeur éminent, Mgr Granclaude, a bien composé un manuel remarquable de philosophie avec les seuls principes puisés dans l'enseignement théologique du Collège Romain. **L'avis des maîtres de la science n'est-il pas d'ailleurs qu'il faut "faire beaucoup de théologie pour être bon philosophe?"** C'est le conseil inscrit sur le diplôme de docteur en philosophie ; c'était le conseil de saint Anselme :

«Prendre **la Foi comme règle**, s'élever ensuite aux spéculations des vérités révélées - *Fides quærens intellectum*. C'était également celui de Pie IX aux Allemands. Et puis toutes les argumentations, au Collège Romain, s'écartaient si peu de la forme **SYLLOGISTIQUE** ! Ainsi, quoique, par nature, l'abbé Aubry tendit à s'affranchir des formes démonstratives, jamais pourtant il n'avancait une proposition qui ne fût la conclusion d'une étude plus complète et en règle.

«**La formation romaine, disait-il souvent, m'a rendu partisan inexorable de cette gymnastique de l'intelligence; un homme sérieux ne doit rien avancer qu'il ne soit prêt à justifier en forme syllogistique ; si je pêche sous ce rapport, ce n'est pas par système, mais par forme d'esprit**».

«**Faites de la théologie**, écrivait-il encore, **et vous serez philosophe, non pas à la façon de Descartes, le père du rationalisme moderne, l'hérésiarque de la philosophie, celui dont les doctrines sont devenues le Credo de l'université ; mais à la façon de saint Thomas et des scolastiques. DESCARTES, C'EST LE CRETINISME DE LA PHILOSOPHIE, le fléau de l'intelligence française depuis 250 ans**. Plus je vais, plus je vois les myriades d'influences malsaines qui ont découlé de là».

Nous sommes loin, devons-nous redire encore, des idées qui font de Descartes le Père de la philosophie, et qui ont inspiré la plupart des ouvrages modernes, empreints, selon Renan, "d'un rationalisme respectable !" - Tolle Thomam, avaient dit les protestants, et Ecclesiam dissipabo. Les philosophes de 1830 sont tout aussi francs : «Grâce à Descartes, disent-ils, nous sommes protestants en philosophie». - C'est que **la Scolastique est un arsenal inépuisable contre l'erreur**. Plus tard, la grande parole de Léon XIII réclamant la restauration de la philosophie de saint Thomas, confirma les idées de l'étudiant. Pour lui cette science devint «une affaire d'âme à l'égal de la poésie et de la religion ; car les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont sœurs, parce que la poésie, la philosophie et la religion sont les trois manifestations d'un même sentiment». Il sentit, avec un tact parfait, que la «théologie et la philosophie sont la manifestation d'une même vie» ; il éprouva que «la prière et la morale chrétienne sont des sources de lumière philosophique ; que l'élan poétique de l'âme est aussi nécessaire à la philosophie que l'expérience et l'observation ; que si l'on n'y met que son esprit, il est impossible d'être un philosophe complet».

p. 166. «De vieille date, disait-il spirituellement, je connais cette **distinction** entre les principes et la pratique ; elle tend à établir qu'une chose peut être démontrée certaine, nécessaire en principe, et inutile, inapplicable, désastreuse en pratique. Le seul enseignement qui, dans la pratique, a charge et espérance de faire du bien, c'est celui qui est fondé sur les vrais principes, et je n'en connais qu'un, celui de l'Église, et l'Église c'est Rome... On attaque beaucoup nos méthodes et nos idées ; si, pour les combattre, on nous disait : Vous vous écarterez des principes, par conséquent on ne peut vous suivre dans la pratique ! Nous demanderions la preuve de la majeure, sans trouver le raisonnement illogique. Mais quand on nous dit : Vos idées sont bonnes en principe ; elles sont même les vraies ; mais, en pratique, elle ne peuvent être appliquées ; nous répondons : Halte-là !

- Or, ceci, on me l'a dit mille fois, c'est ce qui m'a rendu de plus en plus **entêté**. Du reste, **plus j'étudie les livres et les hommes, plus je vois avec évidence que, dans l'enseignement des sciences sacrées, comme dans tout autre enseignement, ce qu'il y a de plus simple et de plus fécond en pratique, c'est ce qui est conforme aux principes...** Cette conviction, ajoutait-il dix ans plus tard, s'est accrue de tout ce que j'ai lu, médité, pratiqué, vu pratiquer en ce sens ou en sens contraire ; chaque jour m'en apporte une nouvelle preuve de témoignage ou de raison intrinsèque».

- «Allez, conseillait-il à ceux qu'il formait à cette méthode, restez fidèles à notre idée ; continuez de **LA PUISER DANS NOS BONS VIEUX SCOLASTIQUES**, le temps vous dira le reste. Je dis notre idée ! Elle n'est pas de nous ; mais **c'est la seule à laquelle il faille revenir en France, et en dehors de laquelle on ne fera rien, on n'a rien fait depuis 200 ans**».

Plus de 350 aujourd'hui !



MONSEIGNEUR LEFEBVRE ET LA PHILOSOPHIE

LOUIS-HUBERT REMY

Dans la biographie que Mgr *BERNARD TISSIER DE MALLERAI*s a consacré à Mgr *MARCEL LEFEBVRE*, on lit pp. 467-468, cette confidence importante :

"Mgr Lefebvre, ancien disciple du père Le Rohellec, souhaiterait - en dehors des matières "spécialisées" que sont l'Écriture sainte, le droit canonique, l'histoire de l'Église et la liturgie - un unique *cur-sus* de philosophie-théologie où l'on donnerait aux séminaristes, dès le début, la *Somme théologique* de l'Aquinat comme manuel qu'on étudierait question par question. **Il craint en effet qu'une philosophie séparée de la théologie ne donne une vision naturaliste de la réalité :**

"l'enseignement de la philosophie pendant deux ans n'a-t-il pas cet inconvénient de proposer d'abord les vérités naturelles (...) et ensuite seulement la Révélation ?

"Car Dieu a voulu que nous fussions élevés à l'état surnaturel ; (...) on ne peut séparer maintenant la nature de la grâce. Il n'est pas un seul homme qui ait existé, qui existe au monde, dans la pure nature; ça n'existe pas ! Adam et Ève ont été créés dans l'état de grâce et ceux qui n'ont pas reçu la grâce sont dans un état de manque et ressentent ce défaut de la grâce parce que leur nature même est blessée et se trouve désordonnée du fait de la privation de la grâce. Un homme ne peut plus exister sans la privation de la grâce ou l'existence de la grâce. Donc, on ne peut pas être indifférent à la grâce"

"Une étude des réalités du point de vue purement naturel risque de séduire les étudiants par le plaisir de la pure spéculation, l'intérêt des subtilités logiques et métaphysiques qu'elle suscite ; et elle prive les séminaristes, pendant deux longues années, de cette **admirable synthèse entre la raison et la foi** qu'est la *Somme théologique*, véritable itinéraire spirituel de l'homme vers Dieu.

"Les professeurs objectent que philosophie et théologie sont deux sciences bien distinctes par leurs deux "lumières" différentes : la raison et la foi, et qu'il faut connaître la philosophie avant de l'utiliser comme instrument et "servante" de la théologie. **Et Monseigneur se résigne à suivre l'avis de ses professeurs"**.

Cet aveu est important car là se trouve l'origine du mal qui semble imprégner, souvent, les intelligences formées par Ecône. Depuis le début on remarque que ces clercs ne savent pas appliquer **fermement** le principe de non contradiction¹. On est surpris de constater que leur "intelligence" **compose** toujours, intelligence formée par les manuels de Maritain². Ils ne sont pas : *Oui, oui ; Non, non* (Matthieu v, 37). Ils ne sont pas **UN**. On les voit doubles : *oui peut-être, oui mais ; non peut-être, non mais*. La vie surnaturelle (l'acte de Foi d'abord) oblige aux "*oui, non*" précis, la vie naturelle permet le *mais*, le *peut-être*. Ils vivent depuis le début dans des incohérences doctrinales inadmissibles. De plus, ils ne comprennent pas la suite gravissime de l'enseignement de Notre-Seigneur : *ce qu'on dit de plus vient du Malin*.

¹ Rappelons ce **principe fondamental** :

- sous sa forme métaphysique : une même chose ne peut à la fois et sous le même rapport, être et ne pas être ;

- sous sa forme logique : il est impossible d'affirmer et de nier à la fois une même chose sous le même rapport.

Exemple : le chef d'une secte gnostique ne peut pas être le **Vicaire** de N.-S. J.-C., ou encore : un **Vicaire** de N.-S. J.-C. ne peut pas être le chef d'une secte gnostique.

² Un vrai thomiste, le Père Meinvielle, n'hésite pas à écrire : ***MARITAIN et ses partisans ont FALSIFIÉ, au nom de saint Thomas, LES PRINCIPES LES PLUS FERMES ET LES PLUS INDISPUTABLES DE LA PHILOSOPHIE.***

Préface de *Critique de la conception de Maritain sur la personne humaine*. Édition française disponible à DPF, B.P. 1, 86 Chiré.

Essentiel. Tout est dit : il n'y a pas un bon et un mauvais Maritain. Le tri est impossible. Maritain est une intelligence tordue, formée pour l'essentiel par l'enseignement d'Elie Benamozegh (kabbaliste), et qui sera le Père de la secte gnostique conciliaire. Préférons les vrais philosophes chrétiens, comme le Cardinal Pie, Mgr Gaume, l'abbé Aubry, etc.

On n'a pas assez observé que les ralliés furent tous formés à Ecône. Leur libéralisme (mélange d'erreur et de vérité) vient de cette malformation philosophique. A croire que "*ces professeurs*" (au fait : lesquels ? et que sont-ils devenus ?) qui ont **imposé** cette formation, n'étaient pas innocents. C'est cette forme d'enseignement qui, dans le passé, a perverti les clercs (futurs évêques du Concile) formés en dehors des directives de Léon XIII et de saint Pie X.

Alors qu'il y a d'excellents Maîtres, on a préféré un Maritain¹ qui, pour faire passer le faux, a su l'entourer de vrai. Mais le problème est que rares sont ceux qui savent faire le discernement entre le vrai et le faux² (surtout quand on commence ses études philosophiques).

Dans un cas pareil il n'y a qu'une solution prudente : **tout rejeter**. C'est ce qu'avait compris le Père Meinvielle. Espérons que, dans l'avenir, on saura tirer les leçons de ces erreurs !

¹ C'est souvent encore l'auteur préféré des professeurs de philosophie de la Tradition ! Même chez les dominicaines !!!

² Même un grand, comme le R.P. Garrigou-Lagrange, s'est fait piégé par Maritain. Lire du Père Meinvielle sa *Correspondance avec le R.P. Garrigou-Lagrange à propos de Lamennais et Maritain*, disponible aux ACRF ou à DPF, Chiré.

Alors comment de jeunes clercs pourraient comprendre ? N'a-t-on pas vu le délire du cours de philosophie de l'abbé Grégoire Célier (édité sous le titre *Le Dieu mortel*, analysé et réfuté remarquablement dans *Le Sel de la Terre*) ? Le livre est malheureusement toujours en vente. Quel scandale ! Directeur des *Éditions Clovis* et de la revue *Fideliter* cet abbé est l'exemple de cette médiocrité qui fabrique des tièdes, ces tièdes vomis de Dieu ! Il a même réussi à supprimer du catalogue des *Éditions Clovis*, le livre *Pierre M'aimes-tu ?*, ouvrage qui a aidé tant de fidèles à comprendre la crise ! Cet abbé aurait dû être sanctionné depuis longtemps.

***Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.***

***Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.***

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com